

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Rendons tout d'abord à César ce qui appartient... à Abraham.

Cette étude puise ses racines dans l'ouvrage d'**Alain Abraham Abehsera** : *Traité de Médecine Ostéopathique. Histoire et Principes de l'Ostéopathie à ses débuts*. Édité par O.M.C, à Charleroi, en 1986.

C'est le premier ouvrage traitant d'ostéopathie que j'ai eu en mains, à mes débuts, en 1991. Vierge de toute autre influence, avant même d'entamer ma formation, c'est ainsi que s'est tracé pour moi le chemin qui mène provisoirement à *l'Ostéopathie des Mammifères*, telle que je peux l'exprimer aujourd'hui.

En particulier, ceux qui ont lu cet excellent travail, première tentative, à ma connaissance, d'étudier rationnellement la place que tient l'ostéopathie, à côté de la médecine, dans l'Histoire de la Médecine, auront reconnu, dans le cinquième chapitre, son paragraphe « À propos du Blood Seed » (Appendice VI, page 227), que j'ai intégralement recopié, avec l'accord tacite de l'auteur, même si je ne l'ai pas revu depuis notre rencontre en 2003.

Les références à **Georges Canguilhem**, constantes tout au long de ce texte, sont issues de plusieurs sources. Je ne saurais trop conseiller à tout lecteur désireux de s'interroger sur le devenir de la Médecine, au sens le plus large, et avide de se poser les bonnes questions sur le sujet, de lire l'ensemble de l'œuvre de ce grand homme du vingtième siècle. En attendant, voici ces sources :

Le Normal et le Pathologique (1943), augmenté de *Nouvelles réflexions concernant le Normal et le Pathologique (1966)*, 9ème réédition PUF/Quadrige, Paris, 2005.

Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie. Ed. J.Vrin, Paris, 1968. (en particulier ce remarquable texte : *L'homme de Vésale dans le monde de Copernic : 1543*)

Puissance et limites de la rationalité en Médecine, conférence du 7 décembre 1978, donnée pour le Séminaire sur le fondement des sciences, à Strasbourg (Université Louis Pasteur), à l'occasion du Centenaire de Claude Bernard, ... conférence dont je ne possède qu'une photocopie...

Pour le reste, voici les références, chapitre par chapitre :

Chapitre 1 : Naissance de la Médecine.

Tous les passages en italiques sont tirés du cours donné à l'École Vétérinaire de Nantes lors de la première formation de vétérinaires à l'ostéopathie au sein d'une structure d'état, de 2003 à 2005, par Édouard Schalchli et moi-même : *Présentation, histoire, principes et épistémologie de l'ostéopathie*.

Ce support de cours existe sous forme de polycopié, interne à l'École de Nantes. Il se décline en trois chapitres : Chapitre I : *Problème de la reconnaissance scientifique de l'ostéopathie. Description du contexte. Genèse d'une conception de la science où l'esprit scientifique est identifié à l'esprit positif*. Chapitre II : *L'idée médicale entre rationalisme, empirisme et esprit traditionnel. L'ostéopathie en tant que médecine alternative*. Chapitre III (inachevé en l'état mais qui se prolonge dans *l'Ostéopathie des Mammifères*) : *Hippocratisme – Holisme – Médecine expérimentale – Ostéopathie*.

Pour éventuellement le lire, contacter Mme Claire Douart, professeur d'Anatomie et responsable de la formation, < cdouart@vet-nantes.fr >

Tous les dialogues de **Platon** sont édités aux Éditions La Pléiade, Paris, en deux tomes.

Pour ce qui est d'**Hippocrate**, je ne possède plus la référence du *Corpus Hippocraticum* que j'ai eu entre les mains (et que j'ai dû « prêter »), mais ceux qui désirent se plonger dans cette instructive lecture n'auront pas de mal à se documenter. On pourra aussi et surtout lire de **Jouanna, Jacques et Magdelaine, Caroline** : *Hippocrate. L'art de la Médecine*. Éditions Flammarion, Paris, 1999.

Chapitre 2 : Développement et premiers pas.

Pour ce qui concerne **Aristote**, on lira *Les Parties des Animaux*, écrit en 330 av.J.C., édité à Paris, aux Éditions Les Belles Lettres, en 1956.

J'ai lu plusieurs « Histoire de la Médecine » officielles. Celle que j'ai retenu, la plus complète et me semblant la plus représentative est due à **Meyer, Philippe et Triadou, Patrick** : *Leçons d'Histoire de la Pensée Médicale*. Ed. Odile Jacob, Paris, 1996.

Je ne possède pas non plus la référence citée de **Karl Popper**, elle est tirée d'une conférence donnée à Oxford, le 30 octobre 1961 et intitulée *La connaissance objective. L'évolution et l'arbre de la connaissance*. On en trouvera le développement dans son ouvrage de 1972 : *Objective Knowledge : An Evolutionary Approach*.

Chapitre 3 : Révolutions.

Sur le Positivisme, j'ai beaucoup utilisé d'**Auguste Comte**, la quarantième leçon du *Cours de Philosophie Positive*, dont je ne possède plus la référence éditoriale, mais qu'on peut tenter de retrouver via les moyens modernes. J'ai surtout évité de me laisser polluer par la vision officielle du Positivisme que représentent plusieurs textes de Raymond Aron qui pâtissent d'un préjugé de courte vue. On gagnera à se faire une idée plus ouverte du Positivisme, grâce, encore lui, à Georges Canguilhem.

Sinon, il faut se forcer à lire, avec une bonne lampe au front, de **Claude Bernard**, *Introduction à l'Étude de la Médecine Expérimentale*. Ed. J.B.Baillière et Fils, Paris, 1865.

En ce qui concerne les fondements de l'ostéopathie, sans surprise, je citerai le maître, **Andrew Taylor Still**, et les trois principaux ouvrages qu'il nous a laissés dans la traduction que nous a délivrée **Pierre Tricot** (merci Pierre !), *Autobiographie, Philosophie de l'ostéopathie et Ostéopathie, Recherche et Pratique*, Ed.Sully, Vannes, 1998, 1999 et 2001.

Le Jeu de Vocabulaire auquel j'invite le lecteur au cours de ce chapitre est un exercice que nous a proposé **François Laurent** au cours de mes études d'Ostéopathie à l'école Eurostéo, de Meyreuil (Bouches-du-Rhône). Je suis fier de donner ici ma solution.

Chapitre 4 : Paix.

Pierre-Joseph Proudhon a laissé une œuvre immense dont je n'ai lu que *De la Création de l'Ordre dans l'Humanité*, écrit en 1843, Ed.Tops/H.Trinquier, Antony, 2000.

Quand il est mort, en 1865, après que l'évolution de ses théories l'eut conduit dans des territoires abordés aujourd'hui par les plus avancés des physiciens, il a eu droit à un « rétro-panégyrique », une longue lettre en forme de nécrophagie féroce écrite par Karl Marx lui-même. J'ai

lu une fois ce texte quand je lançai Google à la recherche de mon anarchiste préféré (mais je ne le savais pas encore). Marx a atteint son but avec moi : me donner envie de connaître celui qui pouvait attiser tant de haine intellectuelle. Je n'ai pas retrouvé ce texte depuis. Je n'ai donc pas de référence à donner au lecteur, juste ces éléments de piste.

D'**Henri Bergson**, *L'Évolution Créatrice*, Ed.P.U.F, Paris, 1959, sans oublier *Le Rire*, Ed.P.U.F/Quadrige, 12^eédition, 2004.

De **William Garner Sutherland**, *Ostéopathie dans le champ crânien*, traduc.Henry Louwette, Ed.Sully, Vannes, 2000.

Chapitre 5 : Guerres.

Ronald Hübscher a écrit *Les maîtres des Bêtes ; Les Vétérinaires dans la Société Française (XVIII^{ème} – XX^{ème} siècle)*, Ed.Odile Jacob, Paris, 1999.

Le discours de **Ernest Renan**, je l'ai tiré d'une encyclopédie, dans une situation d'urgence qui m'a empêché de noter les références.

Chapitre 6 : Anklärung : Espoir d'un âge adulte pour la médecine.

Une seule inspiration à ajouter par rapport aux cinq premiers chapitres, il s'agit de la nouvelle historique écrite par **Zachary Comeaux**, *Incendie sur la prairie*, traduc. Pierre Tricot, Ed.Pierre Tricot, Granville, 2007.

Voilà, c'est peu et c'est bien pourquoi j'ai hésité puis finalement abandonné les notes de bas de page. Car il faudrait citer tant d'autres livres ou films, ou musiques, parfois apparemment si éloignées du sujet de l'étude.

Je finirai juste ces « Références Bibliographiques » de la manière dont j'ai commencé mon cours « L'Ostéopathie des Mammifères » dont le support est le texte éponyme, donné le 12 juin 2008, aux vétérinaires, élèves de la formation à l'ostéopathie animale de l'École Vêto de Nantes :

« Pour écrire ce texte et présenter ce cours, je n'ai malheureusement pu trouver de sponsor, c'est sûrement faute d'en avoir cherché.

Je possède par contre, c'est plus utile, trois parrains qui me suivent et me précèdent, ce sont **Boris Vian**, pour les Mathématiques, **Mohandas Gandhi**, pour la Marche, et **Bob Marley**, pour la Musique.

Mathématique, Marche et Musique, tout y est, et avec ces trois « M », la « N » je la jette !¹ »

*

1 Adapté librement de M, alias Mathieu Chédid, sans sa permission.

OSTÉOPATHIE DES MAMMIFÈRES

Voici l'heure de présenter le concept qui anime ma pratique depuis toutes ces années. Ostéopathe des Mammifères, c'est ce que je suis, après tout. Après quoi ? Diplômé vétérinaire du Val-de-Marne en 1984, puis diplômé d'ostéopathie de la Collégiale Académique en 2002, la question de ma légitimité est vite réglée. Mais ce concept particulier, vous, vétérinaires étudiants en ostéopathie, aurez plus d'un mot à en dire.

C'est pourquoi nous établirons d'emblée une < règle du jeu, règle du cours > règle du Jour.

*

RÈGLE DU JOUR

Le cours que vous allez suivre aujourd'hui sera conçu comme un débat. Je vais d'abord rappeler ce que sont, pour moi, les conditions d'un débat, j'en trouve trois :

1°/ Il faut s'entendre sur le sujet dont on doit débattre et essayer d'éclairer le niveau d'où l'on en parle, c'est à dire le point de vue.

Le niveau le plus simple, c'est « on », l'opinion publique. « On » pense « ça », ne signifie nullement que le point de vue de « on » serait, par nature, inférieur à tout autre. Chacun ici je l'espère aura vécu ce type d'expérience étrange, qui peut même s'avérer déstabilisante pour peu qu'on soit mal assis, où un point de vue éclairé d'une réflexion profonde se trouve remis en question par un trait issu d'une pensée populaire qui ne se rattache à aucune école connue. C'est là l'origine des dictons, adages et autres maximes, dont on peut dire, une fois qu'elles ont traversé les siècles, qu'elles correspondent à un vécu puissant, un accord unanime, une pensée partagée dépassant toute logique et les nourrissant toutes par ailleurs.

Une fois ceci posé, reconnaissons d'autres points de vue, plus complexes, par exemple, historique, scientifique, philosophique, religieux, etc..., qui, eux, nécessitent, pour s'exprimer clairement, le respect de la pensée de celles et ceux qui les ont exploré avant soi. Pour autant, l'Ostéopathie, selon Andrew Still son découvreur, se définissant à la fois comme un Art, une Science et une Philosophie, un ostéopathe, comme tout être vivant complexe par nature, en empruntera à ces différents domaines pour éclairer son point de vue. Il aura alors, plus qu'un autre, l'obligation de correctement définir de quoi il parle et d'où il en parle... sinon, point de débat.

2°/ Pour qu'il y ait débat, il faut évidemment ne pas être d'accord au préalable.

Même si nous pouvons nous fixer comme objectif provisoire de parvenir à une sorte d'accord final, il faut reconnaître que le consensus représente le degré zéro du débat. Nous devons donc en passer par la polémique. Dans le cours « Présentation, histoire, principes et épistémologie de l'ostéopathie » donné à vos prédécesseurs de la première formation à l'ostéopathie vétérinaire de l'ENVN par Édouard Schalchli et moi-même, nous écrivions ceci :

« La polémique a pour vertu essentielle d'obliger les interlocuteurs à dévoiler le point de vue d'où ils parlent et considèrent les problèmes posés. En dénonçant les incohérences ou les failles d'autrui, on affirme sa propre cohérence et sa propre intégrité, et on l'expose à la critique, comme l'a bien montré Popper, puisqu'on définit un idéal de cohérence et d'intégrité qui constitue un critère auquel on doit soi-même se conformer. Prétendre se passer de cette forme conflictuelle de dialogue qui est

en usage depuis l'origine de ce qu'on appelle la pensée rationnelle, ce n'est pas seulement s'installer dans l'outrecuidance et la manie monologuante, c'est se priver du meilleur moyen dont dispose l'esprit humain pour se réformer et se rapprocher d'une quelconque « vérité », du moins dans les limites qu'il peut s'assigner lui-même en se définissant comme capacité rationnelle.

Pour autant, la polémique ne peut-être considérée comme forme unique du dialogue. Elle n'est qu'une phase ou une dimension, précédant et nécessitant une phase ultérieure qui la dépasse et assure le passage à une dimension supérieure permettant de reprendre les termes du débat sur un mode non polémique. »

Je reprends donc ces phrases sans en rien ôter, tout en ajoutant que, puisque la question d'aujourd'hui est d'examiner le concept d' « Ostéopathie des Mammifères », le débat conduirait-il à en démontrer la vanité que je me trouverais du même coup renvoyé à mes chères études, voire, pourquoi pas, à cesser définitivement d'ennuyer le monde avec des idées fausses. Honnêtement, je m'y prépare, aujourd'hui comme chaque jour.

3°/ Pour qu'un débat soit clair et constructif, il ne faut pas qu'un point de vue, par nature, l'emporte systématiquement sur un autre. Deux points de vue doivent pouvoir s'exprimer indépendamment l'un de l'autre, sans que l'un soit forcé de s'exprimer dans les termes de l'autre.

C'est en partant de cette idée simple que nous avons, entre 2001 et 2003, bâti le cours que nous présentâmes à vos prédécesseurs entre 2003 et 2005. À l'époque, la loi sur la reconnaissance de l'ostéopathie humaine venait de paraître et nous pensions, par ce travail, contribuer à sa clarté. Ce travail, en outre, tentait humblement de répondre à la demande initiale et provocatrice de Claire Douart à notre équipe d'enseignants, « J'attends de vous que vous exposiez la validité scientifique de l'ostéopathie ».

Force est de constater qu'en 2008, et bien que l'ostéopathie soit officiellement reconnue, il y a pas eu d'avancée notoire sur le terrain où nous emmenions le débat. Mais nos arguments n'ayant, à ma connaissance, reçu aucune réfutation, il reste possible de reprendre là où nous l'avions laissée l'étude scientifique de l'ostéopathie, c'est-à-dire d'examiner ce qui oppose et rapproche médecine moderne et ostéopathie, sans présumer d'une quelconque supériorité de l'une sur l'autre, qui, je le répète, annulerait d'emblée tout débat. C'est ce que nous essayerons de faire ensemble, une fois la règle d'aujourd'hui posée.

*

Parler d' « Ostéopathie des Mammifères » signifie d'abord envisager la vie animale dans ce qu'elle a de plus global, insister sur la communauté d'organisation en son sein plutôt que sur les différences entre l'homme et les animaux ou entre les animaux eux-mêmes. Ceci fait sans poser comme préalable une supériorité de l'homme sur le reste du monde vivant. C'est aussi bien sûr privilégier dans l'étude qui va suivre le point de vue ostéopathique, c'est à dire issu de la pensée de son découvreur, Andrew Taylor Still, enfin, ce que j'en ai compris. Je me propose de faire cela en suivant le plan ci-après :

*

PLAN DU COURS

1°/ Introduction : Naissance de la Médecine

Il y sera question d'Histoire et de Philosophie, de Cuisine et d'un point d'Embryologie.

2°/ Développement et premiers pas

On y parlera encore d'Histoire et de Philosophie, d'Anatomie, d'Embryocinèse, de Physique et de Chimie.

3°/ Révolutions

Il y sera toujours question d'Histoire et de Philosophie, du Positivisme, de l'Ostéopathie, d'Anatomie et de Physiologie.

4°/ Paix

Nous présenterons l'Utopie Républicaine (c'est-à-dire l'Anarchie). Partant de là, nous verrons le développement de l'Ostéopathie et de l'Histoire des Sciences, en particulier de l'Évolutionnisme au XX^{ème} siècle.

5°/ Guerres

Nous parlerons là de l'émergence et du développement de la Médecine Moderne à travers l'Histoire de ce XX^{ème} siècle encore inachevé.

6°/ Conclusion : Espoir d'un âge adulte pour la Médecine

Nous y imaginerons les conditions de début du XXI^{ème} siècle, nous parlerons de la Glande Pinéale et de l'Homéostasie, de Relativité et de Physique Quantique, d'Évolution, et enfin nous dirons quelque chose de l'Ostéopathie Tissulaire.

*

1°/ INTRODUCTION : NAISSANCE DE LA MÉDECINE.

À l'origine de la Médecine, il y eut la Cuisine. La naissance de la Médecine, elle, est inséparable de la pensée des philosophes grecs (ioniens) du V^{ème} siècle avant JC. Auparavant, l'homme, par chez nous, vit dans un monde dominé et régi des Divinités. S'il est frappé d'un mal, qu'il en réchappe ou qu'il en meure, c'est qu'un ou plusieurs Dieux le veulent bien. Ce qui ne l'empêche pas d'essayer d'agir. *C'est parce qu'il y a des êtres vivants malades et d'autres en bonne santé qu'il y a une médecine (Canguilhem disait: « Si l'humanité s'est donnée une médecine, c'est qu'elle ne pouvait s'en dispenser »).* Mais son action principale se résume en prières et sacrifices, et son attente, finalement, en miracles ou cataclysmes. Quand il exerce la Cuisine, il fait preuve d'un empirisme non fondé en raison, moqué par Platon dans *Phèdre*.

Dans Phèdre, dialogue où l'on voit Socrate s'efforcer de démystifier l'art de la rhétorique au profit de la philosophie en opposant le souci du vrai qui peut seul inspirer l'art véritable à l'exigence de vraisemblance qui conduit l'orateur habile à dissimuler sous les apparences d'un savoir

inconsistant son ignorance réelle des sujets les plus importants, un bref passage est consacré à la médecine :

« Dis-moi donc, si quelqu'un venait trouver ton ami Eryximaque ou son père Acoumène, et leur disait : « Je sais par l'emploi de certaines drogues échauffer ou refroidir à mon gré le corps, faire, si bon me semble, vomir ou évacuer par le bas, et produire quantité d'autres effets du même genre, et je prétends de ce chef être médecin et faire un médecin de tout homme à qui je transmettrais ces connaissances », que penses-tu qu'ils répondraient à ces prétentions ?

- Ils lui demanderaient à coup sûr s'il sait encore à qui et quand il faut appliquer chaque traitement et à quelle dose.

- Et s'il répliquait : « Je n'en sais absolument rien ; mais je prétends qu'un homme qui aura reçu mes leçons sera lui-même capable de faire ce que vous demandez »?

- Ils répondraient, je pense : cet homme est fou ; pour avoir appris dans quelque livre ou mis la main sur quelques petits remèdes, il s'imagine être médecin, bien qu'il n'entende rien à cet art. »

L'art dont il est question ici est celui du Dieu Asclépios (Esculape chez les Romains). Son culte fut établi d'abord à Épidaure, lieu de sa naissance ; de là, il se répandit bientôt dans toute la Grèce. On l'honorait à Épidaure sous la forme d'un serpent. Une statue d'or et d'ivoire, ouvrage de Trasymène de Paros, le représentait sous la figure d'un homme assis sur un trône, ayant un bâton d'une main, et appuyant l'autre sur la tête d'un serpent, avec un chien couché près de lui. Le coq, le serpent et la tortue, symboles de la vigilance et de la prudence nécessaires aux médecins, lui étaient spécialement consacrés. On voit là l'origine du caducée, symbole encore aujourd'hui des professions médicales.

L'activité médicale qui se caractérise à partir d'Hippocrate va s'opposer à la pensée religieuse en ce qu'elle se fonde sur l'observation de la nature. Les philosophes ioniens prônent le voyage, la visite d'autres contrées pour comparer, afin d'étendre leur connaissance de cette nature universelle. La méthode hippocratique consiste d'abord dans la prise de notes, établissant ainsi un relevé d'observations qui, mêlées au raisonnement, permettent une investigation sensée du réel. Tout est matière à observation, rien n'est exclu *a priori*. Pour Hippocrate, il apparaît tout aussi important de consigner les symptômes que présente le malade, – les chemins qu'emprunte son corps et qui le font *dé-vier*, c'est à dire, lui font quitter la santé–, que d'envisager les conditions dans lesquelles vit cet homme ou cette femme, situation géographique, données climatiques, mais aussi coutumes et variations ethniques, et encore, système politique et position occupée par le malade au sein de celui-ci. Dans le concept hippocratique, l'analyse de la nature du corps est intimement liée à la connaissance de la nature universelle.

Affranchir l'homme des pensées religieuses ou magiques qui subordonnent jusqu'alors son devenir à l'inconnu revient à développer le savoir, la science. Dans la méthode préconisée par Platon à travers Socrate, *ce qui est essentiel, [c'est] l'idée d'une nécessaire connaissance de l'universel pour décrypter ce monde des phénomènes auquel nous confronte la vie, avec ses exigences pratiques*. La méthode hippocratique *vis[e] à faire du médecin avant tout un homme qui sait ce qu'il fait et qui ne fait pas ce qu'il ne sait pas, idée clairement exprimée dans cette célèbre sentence : « Il n'y a que deux choses : savoir et croire savoir. Savoir, c'est la science, croire savoir, c'est l'ignorance »*. On voit facilement là un pont avec la pensée platonicienne qui oppose aux savoirs non fondés le non-savoir radical. Comme dit Socrate : *« Je ne sais qu'une chose : c'est que je ne sais rien »*. S'engager dans la voie de la science, celle du savoir véritable, c'est d'abord avoir conscience des limites de la connaissance. On ne s'engage pas par là pour devenir l'égal d'un Dieu, Celui qui Sait tout, Celui qui est *omniscient*. C'est même très exactement le sens contraire, comprenons bien que c'est justement la pensée des ancêtres dont Platon vise à sortir l'homme, le rendant ainsi *moderne*. L'homme ne saura pas tout, alors il ne sait rien. Armé de cette certitude, il peut aller vers le savoir. La définition hippocratique qui oppose science et ignorance *est d'abord négative, il s'agit moins de savoir ce*

qu'est la médecine que de savoir ce qu'elle n'est pas : elle n'est pas un pouvoir de guérison ni une collection de recettes, elle est une capacité rationnelle, celle de discerner entre savoir et non-savoir, elle est d'abord conscience de ses limites. Mais en posant ces limites, Hippocrate (comme Socrate) pose les bases et les conditions d'un savoir véritable : pour guérir en connaissance de cause, il faut connaître la nature du corps et la nature universelle. Du coup, la médecine est moins un art d'application qu'une voie de réflexion, qu'un cheminement vers la vérité.

Par contre, là où le médecin d'Hippocrate se différencie du philosophe, c'est qu'au yeux du public profane, *le médecin est d'abord un praticien capable, un savant, dont on attend qu'il sache*. D'où la prudence et la vigilance dont il doit faire preuve, Asclépios veille. Cette grande difficulté, attribuée d'emblée à la pratique de l'art médical – savoir qu'on ne sait pas tout et se présenter en tant que celui qui sait – la méthode hippocratique use de sagesse pour y faire face. Afin de ne pas laisser le médecin désarmé, elle énonce que *le fait de connaître conduit avant tout à reconnaître ce qui, dans la nature, va dans le sens de l'acte médical : « Dans l'intérieur du corps existe un agent inconnu qui travaille pour le tout et pour les parties, qui est à la fois un et multiple »*. Il n'y a d'action médicale possible que si le corps se prête à cette action et collabore avec le médecin, qui ne croit pas pouvoir obtenir quelque chose, que ce soit par la force, ni par la ruse.

Voici présenté le concept d'autoguérison. Tel qu'il est à l'origine et tel qu'il n'a pas vocation à changer. N'étant pas scientifique, il n'est pas matière à débat. Il n'est pas un concept mouvant tendant à évoluer et à être critiqué. Il est juste la condition première à l'exercice sensé de la Médecine, car nul n'a intérêt à se priver de cette arme. *Le raisonnement [hippocratique] suppose d'avance qu'il y a un « allié dans la place » qui répondra à la sollicitation médicale, parce que l'ordre de la nature est pensé en fonction de ce qui caractérise la vie, dont le modèle est, pour les grecs, la vie en société : dans le corps, comme dans une ville ou dans une maison, tout est disposé dans l'intérêt de la communauté, et le corps lui-même est considéré en tant que communauté : « Il n'y a dans l'économie – entendu comme « art de gérer une maison » -- qu'un but, qu'un effort, tout le corps y participe ; c'est une sympathie universelle. Tout est subordonné à tout le corps, tout l'est aussi à chaque partie »*. L'allié dans la place, dont parle Hippocrate, n'est pas un énième avatar de la figure divine protectrice qui veillerait au salut de l'homme. Encore une fois, c'est tout le contraire. Il représente l'exigence du savoir, l'appui immobile que peut se donner l'homme de science en toute conscience. Hippocrate observe cette nature et y décèle d'abord une profonde harmonie dont l'homme participe. Que le médecin veille à s'y conformer et il peut être sûr que l'allié dans la place fera bon usage de sa pratique et que la santé s'en trouvera renforcée. Son rôle de médecin sera d'user de la force conférée par cette vision et d'éclairer tout ce qui est susceptible de l'étayer.

Il va le faire en développant les sciences médicales, en faisant apparaître comment l'homme est constitué (Anatomie) et comment il fonctionne (Physiologie), avant d'étudier comment, parfois, il dysfonctionne (Pathologie) et ce qu'on prescrit pour qu'il se remette à fonctionner (Thérapeutique). Ça, c'est le programme, c'est pour plus tard. Mais tout de suite, pour ses actes quotidiens, il doit non seulement se sentir aidé, mais aussi rester mesuré. Alors, pour limiter ses prétentions aventureuses, l'envie qu'il pourrait ressentir de se remettre à la Cuisine dont il est issu, Hippocrate trace une frontière absolue : *d'abord ne pas nuire*. *Primum non nocere* est l'expression concrète de la sagesse qui doit, chez le médecin, se développer auprès du savoir scientifique. Le médecin ne doit jamais oublier les limites de ce savoir. Il évitera ainsi de prétendre à un savoir définitif, prétention qui serait régression plutôt que progrès. Pour espérer ne pas nuire, le médecin devra observer, réfléchir et agir, **aussi lentement**, en fait, **que l'urgence le permet**.

On peut ainsi voir que la pensée hippocratique ne s'opère pas en rupture avec la pensée religieuse qui la précède. Le progrès consiste à substituer à des Dieux qui échappent, par définition, à toute analyse, l'observation des phénomènes vitaux dont on a décidé *a priori* qu'ils concourent à

l'établissement et au maintien de la santé de l'homme et qu'il ne tient qu'à l'homme de science d'étudier plus avant.

*

PETIT APARTÉ

Je peux ainsi donner mon avis sur l'exergue du mensuel Biocontact de septembre 2007 : « L'autoguérison, mythe ou réalité ». Cette question polémique non formulée (il n'y a pas de point d'interrogation) qui viserait à opposer les médecines dites alternatives, tenantes de l'autoguérison, à une médecine officielle qui la nierait, est imprécise et ne peut se poser en ces termes. Car, en toute logique, on devrait répondre : « Ni l'une, ni l'autre, l'autoguérison est un *a priori* à toute médecine ».

L'autoguérison n'est pas un mythe, elle est une référence pour la pensée scientifique qui vise à affranchir l'homme des pensées religieuses et magiques. Elle n'est pas une réalité, au sens scientifique du terme, c'est à dire scientifiquement prouvée, car elle est posée *a priori*. Elle est certes une réalité, mais d'un autre ordre, et elle se nourrit, depuis Hippocrate, de toutes les découvertes sur la vie et les phénomènes vitaux, qui avèrent l'appartenance de l'homme à un ordre naturel plus vaste.

*

Mais le médecin ne vit pas dans un monde fait que de médecins, et le public, auprès duquel son art ou sa science s'exerce n'est pas censé entrer dans toutes ces subtilités. Le public est fait de femmes et d'hommes qui naissent, vivent, enfantent et meurent (même les médecins), et qui voient leurs proches naître, vivre, enfanter et mourir. Même dans un monde où la médecine progresse et met à jour les mécanismes les plus intimes du fonctionnement du corps et du développement de leurs maladies, les humains continuent de souffrir directement ou indirectement. Pour continuer malgré tout à vivre, il leur faut continuer d'espérer, de prier, quels que soient le sens, la direction et la nature de ces prières, c'est toujours s'adresser à l'inconnu. La fonction dévolue à la superstition.

*

VOCABULAIRE

Le dictionnaire Petit Robert, dans son édition de 1984, nous renseigne : **Superstition** est un nom féminin, employé pour la première fois en 1375 pour désigner la « religion des idolâtres », le « culte des faux dieux ». Son étymologie est latine, de *superstitio*, lui-même probablement issu, en latin plus ancien, de *superstes* « survivant », de *superstare* « se tenir dessus », pour désigner ceux qui prient pour que leurs enfants leur survivent.

Bien avant de prendre les sens modernes de « Comportement irrationnel vis-à-vis du sacré », d' « attitude religieuse considérée comme vaine », d' « Ensemble des traditions religieuses, des préjugés contraires à la raison », s'opposant ainsi à la philosophie, ce qui fit dire à Voltaire : « *La superstition, cette infâme* » ; très loin avant de signifier « Le fait de croire que certains actes, certains signes entraînent, de manière occulte et automatique, des conséquences bonnes ou mauvaises », la « croyance aux présages, aux signes », enfin « Toute attitude irrationnelle, magique, en quelque domaine que ce soit » ; la *superstition* (c'est-à-dire le terme dont elle procède) désignait ce fait, vieux comme le monde, qui est de se soucier de la vie de ses proches, ses plus proches étant bien sûr ses enfants, et de redouter leur mort.

On voit donc aisément que, même dans le monde moderne, laïc et scientifique où nous vivons aujourd'hui et où la superstition représente un des sujets les plus constants de moquerie, il n'y a que deux façons de cesser de l'être, *superstitieux*, au sens primitif du terme (qui est celui vécu par les humains de tous temps) : soit, cesser de se soucier du devenir de ses enfants, cesser de les aimer, ce qui représente assurément une forme d'inhumanité vers laquelle je ne pense pas que la majorité des habitants de notre partie du monde souhaite aller ; soit, plus simplement, cesser d'avoir des enfants. En attendant qu'une de ces éventualités se réalise, il paraît plus sain de s'accepter pour ce qu'on est, c'est-à-dire toujours et encore soumis aux vicissitudes de la vie et de la mort, et capable, comme tout un chacun devant un événement tragique, d'oublier toute rationalité et de se livrer, pieds et poings liés, à l'inconnu. Si ça soulage...

*

Ce n'est donc pas là, à mon sens, qu'il faudra chercher à débusquer et se libérer de la pensée religieuse, si l'on considère, c'est mon cas, que celle-ci représente un obstacle au progrès humain. Le progrès humain a emprunté dès ce tournant de l'Histoire le véhicule de la Science. La pensée hippocratique constitue l'embryon de la pensée rationnelle en Médecine. On ne sait pas ce qui l'a fait naître. Malgré tout on peut présumer, comme le fait Canguilhem, (« *Si l'humanité s'est donnée une médecine, c'est qu'elle ne pouvait s'en dispenser* »), qu'il s'agissait là d'une profonde nécessité, mieux encore, d'une exigence absolue sur la voie de l'Évolution. La méthode hippocratique représente une référence pour toute méthode scientifique postérieure. Ici comme partout ailleurs du point de vue scientifique, l'observation (de la Nature) précède le raisonnement. Seulement ainsi peut-on espérer déchiffrer le réel.

Je voudrais rapprocher ce fait du développement embryonnaire des mammifères :

À la fin de la 2^{ème} semaine (chez l'homme), apparaît la ligne primitive. L'embryon est en forme de disque et s'amarre au chorion par le pédicule embryonnaire, dans la zone de ce qui constituera son futur sacrum. Il est désormais doté d'une gauche et d'une droite, d'un haut et d'un bas, d'un avant et d'un arrière. Au début de la 4^{ème} semaine, il va s'enrouler céphalo-caudalement, le point d'appui est en bas, et si l'on dit céphalo-caudalement, c'est que le mouvement naît un jour plus tôt en haut qu'en bas. Au pôle céphalique, la plicature entraîne vers l'avant le *septum transversum*, ébauche de diaphragme thoracique auquel est accolée l'ébauche cardiaque, et, juste en-dessous, liée au *septum*, la structure *intestin antérieur* se ferme au niveau de la *membrane pharyngienne* (future bouche). De manière concomitante, juste un peu après, le *tube neural* se forme autour de la *chorde*. C'est là l'ébauche de la colonne vertébrale, fermeture de l'arc antérieur pour le corps vertébral, constitution de l'arc postérieur par fermeture postérieure autour du tube neural, puis mise en place des somites du haut vers le bas. Au 30^{ème} jour après la fécondation, tout cela est fait. Il s'en faut peut-être de quelques heures, à l'échelle des trois mois que dure le développement embryonnaire chez l'homme, mais le *septum transversum* se forme avant la *chorde*, c'est un fait. C'est dire que le système respiratoire et le système circulatoire qu'il entraîne précèdent le système nerveux qui les anime tous deux.

De même qu'en Sciences, l'observation précède le raisonnement qui l'expose a posteriori, de même que l'intuition d'un phénomène précède l'étude scientifique (observation et raisonnement) qui la validera, de même que Socrate précède Platon qui éclaire sa pensée, de même le coeur (et le diaphragme avec) précède le système nerveux qui le fait fonctionner. Still ne pouvait connaître ce fait embryologique, révélé après sa mort. Cependant, l'écho profond de ce fait naturel en lui, permet de donner à l'ostéopathie un sens (« la règle de l'artère ») qui résonne avec l'Histoire de la Médecine et des Sciences tout en la rendant clairement différente de la médecine moderne, comme nous le verrons dans le chapitre 3.

2°/ DÉVELOPPEMENT ET PREMIERS PAS.

On le voit, la Médecine issue d'Hippocrate se définit d'abord philosophiquement : c'est LE Vitalisme. Ce Vitalisme, natif si on peut dire, est la mise en avant, grâce au concept d'autoguérison, d'un fait indémontrable, guidant l'action sensée du médecin au chevet du malade et lui donnant matière à réflexion sur la santé et la maladie.

Pour ce qui est d'imaginer la réalité de l'organisme vivant, par contre, on va stagner un moment. En effet, en l'absence de dissections, les médecins hippocratiques vont user de reconstructions intellectuelles, la structure humaine n'étant perçue que par comparaison avec les observations effectuées lors de dissections animales, ou bien à partir de données fournies par l'examen visuel ou la palpation. La notion d'organes, et les fonctions qui leur sont attribuées, date d'Aristote. Auparavant, on parlait de « parties », sans que leur soient associées de fonctions précises. Il faudra du temps avant qu'on admette seulement que puissent être tirés de l'examen des morts (autopsie) des renseignements utiles sur les vivants. On ne parle pas encore de circulation sanguine. En fait, le sang ne circule pas, il s'écoule. Aristote : « Les dieux ont creusé des canaux au travers de notre corps comme on fait dans les jardins, afin qu'il fût arrosé comme par le cours d'un ruisseau ». Le schéma « circulatoire » proposé par Galien et qui prévaudra durant presque quinze siècles manque ainsi cruellement de base scientifique. Dans le schéma galénique, ce n'est pas le coeur, mais le foie, qui constitue le centre du système :

Via les vaisseaux entériques (veine porte), le foie récupère la partie utile des aliments digérés, la cuit (c'est la « coction »), puis, à travers les veines, distribue un sang sombre et épais à tous les organes et aux quatre membres ; une partie de ce sang passe par la veine cave caudale dans la moitié droite du cœur, pour, soit continuer son chemin vers les poumons par la *veine artérielle* (tronc pulmonaire) afin de nourrir ceux-ci, soit passer par des pores interventriculaires dans le ventricule gauche, siège de la chaleur innée (*pneuma*), s'y mélanger avec du sang et de l'air venus des poumons par les *artères veineuses* (veines pulmonaires) dans une nouvelle « coction », et devenir alors un sang artériel plus clair chargé de transporter la chaleur dans tout le corps.

La présence de ce « *pneuma* » au milieu d'une description de nature anatomique est ce qui va freiner la Médecine sur le chemin de la Science pour de longs siècles. Il y a un point à souligner au sujet des périodes antique et médiévale de l'Histoire, qui s'étendent du II^{ème} au XV^{ème} siècle. Ces siècles, dans notre partie du monde, font des systèmes monarchiques, profondément liés au pouvoir spirituel, le modèle des sociétés humaines. Dans la pensée scolastique qui domine tout le Moyen-Âge jusqu'à la Renaissance, tout est hiérarchisé, et l'homme n'a pas d'autre perspective. Aussi séduisantes que soient les pensées d'Hippocrate, de Platon et d'Aristote, d'abord, elles ne sont guère étudiées en dehors des monastères, ensuite, elles ne trouvent pas d'applications pratiques dans la réalité vécue. L'homme de ces époques vit dans un Cosmos centré sur lui-même et dominé par un Dieu omniscient. Il ne lui est pas facile d'envisager autre chose. Mais tout bouge et, patiemment, se moquant des obstacles, va finir par émerger la pensée rationnelle.

Tandis que Copernic et plus tard Galilée remettaient en question le dogme et déplaçaient l'homme au sein de l'univers dont le centre est partout et la circonférence nulle part, s'est développée l'Anatomie qui atteindra son point culminant en 1543 avec la publication de *De corporis humani fabrica* par Vésale. Dans ce traité fondateur, Vésale écrit : « La cloison des ventricules ayant été formée de l'épaisse substance même du cœur, aucune de ces cavités, autant que l'on puisse en juger, ne pénètre du ventricule droit dans le ventricule gauche. Nous sommes alors forcés de nous étonner du travail du Créateur qui fait exsuder le sang du ventricule droit vers le gauche *par des passages qui échappent à la vue* ».

Comme Popper l'a indiqué, prenant ses distances avec « la vénérable doctrine selon laquelle la connaissance, et notamment la connaissance scientifique, part toujours de l'expérience », une observation en elle-même, aussi pertinente soit-elle, ne peut que contribuer à ébranler une théorie, elle ne suffit pas à en fonder une nouvelle : c'est la concurrence entre théories rivales qui détermine les progrès de la connaissance, sous la forme de ce qu'il nomme « sélection naturelle des hypothèses ». Vésale vit dans un monde dominé par la théorie de Galien, érigée en dogme par la pensée scolastique. Il est donc logique, on ne peut faire autrement que de le constater, qu'il puisse à la fois « observer » l'absence de pores interventriculaires et justifier leur existence, alors proprement injustifiable. Nous nous interrogerons dans la conclusion de cet exposé sur le fait de savoir si nous ne vivrions pas, de nos jours, une situation comparable. En attendant, 85 ans séparent les observations de Vésale de la publication par Harvey de *De motu cordis et sanguinis* qui permet enfin au sang de circuler et au cœur de jouer son rôle moteur. Et surtout, l'homme peut enfin respirer librement.

De même que le fœtus, en inspirant pour la première fois, « voit » se déplier ses alvéoles pulmonaires et s'obturer le système des artères et veines ombilicales le reliant au placenta maternel ainsi que les différents dispositifs (cardiaque, pulmonaire et hépatique) de communication artérioveineuse ; de même Harvey élabore une théorie circulatoire qui permet à l'homme de la Renaissance de s'affranchir des croyances passées et d'assumer, sans crainte, ce qu'implique réellement la connaissance des structures et du fonctionnement du corps humain contenue dans l'Anatomie et la Physiologie. À ce moment précis, la théorie « circulatoire » galénique s'avère inadaptée et la théorie de Harvey devient aussi vitale à l'homme que l'air au nouveau-né. Popper dit : « Tandis que la connaissance animale et la connaissance pré-scientifique se développent essentiellement par l'élimination de ceux qui sont porteurs des hypothèses inadaptées, la critique scientifique fait de plus en plus périr nos théories à notre place, en éliminant nos croyances erronées avant que celles-ci n'aient entraîné notre propre perte ». Mais ces fameux « pores inter-ventriculaires » chers à Galien et encore nécessaires à Vésale, s'il est clair que nul n'a pu – hors cas pathologiques – les visualiser chez l'être humain venu au monde, n'évoquent-ils pas le *foramen ovale* du fœtus ?

Si c'est le cas, et je crois que c'est le cas, on peut dire que l' « embryon de pensée rationnelle en Médecine » représentant pour nous la pensée hippocratique a connu une gestation de plus de deux mille ans avant de se donner un vrai corps et respirer à l'air, libre.

*

EMBRYOCINÈSE

C'est donc le bon moment pour parler de ce qui constitue une des données les plus originales mais aussi les plus controversées de l'ostéopathie moderne. Précisons que ce qui est controversé ici, au sein même de la profession ostéopathique, n'est pas le fait des mouvements que connaît l'embryon au cours de sa croissance, mouvements sur lesquels tout le monde est bien obligé de s'accorder, mais le fait que cette connaissance puisse être d'un quelconque secours en thérapeutique. Voyons les faits, nous parlerons du reste un peu plus tard :

Chez l'homme, pris comme exemple de mammifère, l'embryogénèse dure trois mois, les deux tiers de gestation restants représentent la croissance fœtale. Au cours de l'embryogénèse, on peut noter d'emblée qu'aucun organe ne reste à la place où il est apparu. Il y a un ordre des choses, toujours le même. Nous avons vu que, tout d'abord, sur un embryon doté depuis la fin de la 2^{ème} semaine d'une orientation dans l'espace, au début de la 4^{ème} semaine, s'engage **l'enroulement céphalo-caudal**. La plicature céphalique amène une rotation de 180° vers l'avant du septum transversum. Cela donne un mur antérieur et un mur postérieur à l'intestin antérieur qui se ferme en haut (extrémité orale). Juste après, la plicature caudale s'enclenche autour d'un axe constitué par la membrane cloacale. Un pli

mésenchymateux va séparer le cloaque, intestin postérieur, en deux structures distinctes, le canal anal et le sillon uro-génital. Les structures postérieures (sacrum, rectum, périnée, vessie), tout d'abord dirigées vers l'arrière, tournent du haut vers le bas, puis de l'arrière vers l'avant, enfin du bas vers le haut. À la fin, elles auront réalisé une rotation de 280° qui déterminera la concavité vers le haut et l'avant du sacrum. Pour fermer entièrement l'embryon, il faut maintenant ajouter **la plicature longitudinale**. Celle-ci se réalise autour d'un axe longitudinal constitué par la chorde. Le mouvement part de l'arrière, progresse vers l'avant et se termine par une fermeture de la ligne médiane. Au niveau thoracique, se constituent ainsi les parois et la plèvre pariétale ; au niveau abdominal, de même, les parois et le péritoine pariétal. De manière concomitante, nous l'avons évoqué au chapitre précédent, la colonne vertébrale se forme autour de la chorde. En se fermant antérieurement, l'arc vertébral donne naissance au futur corps vertébral, puis l'arc postérieur se ferme postérieurement autour du tube neural. Dans le même temps, s'organisent les somites en progressant du haut vers le bas. Tout ceci est achevé au 30^{ème} jour après la fécondation.

La formation des reins apparaît liée à celle des somites vertébraux. Elle se fait en trois grandes étapes : le pronephros se constitue de chaque côté de la chorde au niveau de la future charnière cervico-dorsale, à la fin de la 3^o semaine. Il disparaît une semaine plus tard. Se différencie alors le mésonephros, tout au long de la colonne vertébrale jusqu'au sacrum. Il régressera à la 8^{ème} semaine. Latéralement, se sont formés les canaux de Wolff qui s'abouchent dans le sinus uro-génital. Dans la partie inférieure de celui-ci naissent les bourgeons urétéraux et les futurs reins définitifs, non métamérisés. Alors, allongement des uretères et ascension des reins jusqu'à leur place définitive. Le hile du rein, sagittal à l'origine, devient interne.

Les palettes, à l'origine des membres, sortent au 33^{ème} jour. Ces bourgeons croissent de l'intérieur vers l'extérieur et du haut vers le bas. Puis les membres inférieurs (postérieurs) réalisent une rotation interne et les membres supérieurs (antérieurs) une rotation externe.

Intéressons-nous maintenant au devenir des structures issues de l'intestin antérieur : L'œsophage se constitue lors de la plicature antérieure. Il démarre en face de C6, descend comme les somites et traverse le diaphragme au niveau de Th6 (K6). L'estomac résulte d'une dilatation de la portion inférieure de l'intestin antérieur. Cette dilatation est asymétrique. Elle est plus importante à l'arrière qu'à l'avant, déterminant ainsi une grande courbure, pour l'instant postérieure, et une petite courbure antérieure. S'engage alors une rotation autour d'un axe vertical constitué par ses extrémités (cardia/pylore), rotation de 90° vers la droite (rotation dans le sens horaire). Cette première rotation fait passer l'estomac d'un plan sagittal au plan frontal. La grande courbure, de postérieure passe à gauche, la petite courbure à droite. Puis s'opère une rotation autour d'un axe sagittal constitué par le tronc cœliaque, toujours dans le sens horaire.

Foie, rate, pancréas et vésicule biliaire sont également issus de l'intestin antérieur. Le foie apparaît très précocément entre les deux feuillettes du septum transversum. C'est son arrivée qui détermine le passage d'une concavité supérieure à la concavité inférieure finale du diaphragme. Le bourgeon hépatique progresse de l'arrière vers l'avant, puis surtout vers la droite, embarquant avec lui l'estomac auquel il restera lié par le petit épiploon. Dorsalement, la rate subit un mouvement de translation du centre vers la gauche. Pour ce qui est du duodénum, seules les parties précédant les petite et grande caroncules (lieux d'abouchement des canaux excréteurs du foie et du pancréas) sont issues de l'intestin antérieur. La mise en place suit les deux mêmes rotations horaires que l'estomac. Quand il passe du plan sagittal au plan frontal, il bascule également en se translatant vers la gauche, emmenant dans le même mouvement le pancréas et la rate. Dans le même temps, la vésicule biliaire s'ascensionne vers le foie, allongeant le canal cholédoque qui passe d'antérieur à postérieur dans une rotation de 180° autour d'un axe vertical (rotation horaire).

D'autres structures sont également issues de l'intestin antérieur : Les poumons se forment à partir du diverticule respiratoire qui se sépare de l'œsophage. Les bourgeons bronchiques et pulmonaires prolifèrent vers le bas et vers l'extérieur, à la rencontre de la paroi thoracique qui, elle, se ferme, comme on l'a vu plus haut (plicature longitudinale), de l'arrière vers l'avant (donc vers l'intérieur). On a donc un mouvement inverse des deux feuillets de la plèvre : les plèvres pariétales accolées à la paroi thoracique, de l'extérieur vers l'intérieur ; les plèvres viscérales, dépendant des poumons, de l'intérieur vers l'extérieur. Les éléments contenus dans la loge viscérale du cou proviennent également de l'intestin antérieur. Ils s'individualisent lors de la plicature céphalique. Il s'agit de la thyroïde, des parathyroïdes, du thymus et de l'antéhypophyse, issue de la poche de Rathke, qui grimpe à la rencontre de la neurohypophyse, née elle au niveau de l'encéphale.

Pour achever la continuité du futur tube digestif, on va s'intéresser rapidement au devenir de l'anse intestinale primitive. Celle-ci suit une croissance extra-embryonnaire et réintègrera définitivement sa place aux alentours de la 10^{ème} semaine, c'est à dire peu avant la fin de la période embryonnaire. Elle constitue l'origine du tube digestif, du duodénum (hormis le début de celui-ci, issu de l'intestin antérieur, rappelons-le) au colon pelvien. Le retour de l'intestin dans la cavité coelomique se fait, c'est le point important à noter, par rotation anti-horaire autour d'un axe sagittal constitué par l'artère mésentérique supérieure.

Ainsi, au point de rencontre duodénal entre intestin antérieur et intestin moyen, au niveau de la grande caroncule, se constitue un **point tranquille**, où, « normalement », aucun mouvement ne se percevra. Cette absence de mouvement sera la résultante de deux mouvements opposés de mise en place des structures qui s'y rejoignent : mouvement de rotation horaire pour l'intestin antérieur, de rotation anti-horaire pour l'intestin moyen.

*

Le médecin libre à l'air est donc né – Re-né pourrait-on rire, en double référence à l'époque précédant la découverte de Harvey et à la présence tutélaire de Descartes –, mais de cette liberté, que va-t-il donc faire ? Eh bien, dans un premier temps, il va surtout s'enfermer dans des discussions sans fin. Le XVII^{ème} et le XVIII^{ème} siècles seront une période de foisonnement de théories médicales, toutes issues de l'expérience de grands noms de la Médecine (Van Helmont, Stahl, Barthez, De Bordeu), mais toutes aussi limitées par la modestie des résultats. Sans parler du peu de reproductibilité de ces théories qui les condamne.

En grossissant le trait sans trop caricaturer, deux voies pour faire progresser la médecine apparaissent au travers de ces deux siècles : D'un côté, les courants vitalistes mettent en avant le principe vital et cherchent à l'étudier. Les médecins vitalistes se réfèrent constamment à l'idée de nature médicatrice, *vis natura medicatrix*, et se réclament ainsi directement d'Hippocrate. De l'autre, la volonté de faire coller la Médecine aux autres Sciences, la Physique d'abord, puis la Chimie, qui triomphent à cette époque. Les tenants de ces écoles, iatro-mécanique et iatro-chimique, s'en réfèrent à Galilée et Descartes, puis à Newton. Ils ne remettent pas vraiment en cause les origines de la pensée médicale, mais ils relèguent celle-ci dans le placard aux idées stériles. Il leur semble plus fécond de mesurer tout ce qui peut-être mesuré.

Dans les deux cas, voyez comment le Vitalisme natif d'Hippocrate quitte sa place « en surplomb », celle que lui avait assignée le maître grec. De condition d'existence pour la Médecine, il devient matière à réflexion ou pensée vaine. Le progrès, pour le malade comme pour le médecin, n'est pas des plus évidents.

Mais la question ne se pose pas encore là. L'invention du microscope permet d'observer l'architecture cellulaire des tissus et des organes. L'histologie naît ainsi à la fin du XVII^{ème} siècle. Des tissus sains, on va rapidement passer aux tissus lésés. *Le siège et les causes des maladies démontrées par l'anatomie*, de Battista Morgagni, paraît en 1761. L'anatomie pathologique se développe alors, et, grâce à elle, en toute logique, la possibilité de faire des relations entre signes cliniques et lésions d'autopsie. C'est maintenant l'émergence de la médecine dite anatomo-clinique, qui se développe avant et pendant la Révolution Française. Un peu plus tard, s'appuyant sur la découverte de l'électricité par les italiens Galvani et Volta, les travaux de l'anglais Bell et du français Magendie sur la double potentialité sensitive et motrice des nerfs donnent enfin une fonction à la moëlle épinière. Tous ceux qui réfléchissent au sujet de la physiologie vont alors s'accorder sur le rôle primordial dévolu au système nerveux.

Le monde est en train de changer. La monarchie et sa référence constante à un Dieu qui protège ou punit les hommes passe un sale quart d'heure. Pour tout dire, on n'en veut plus. Mais si on veut que le progrès s'installe durablement et apporte réellement à l'humanité cette liberté chèrement acquise, une médecine qui unifie toutes les connaissances passées et à venir est nécessaire. Nous allons voir comment, de chaque côté de l'Océan Atlantique, à peu près au même moment, deux façons rigoureusement différentes d'envisager la question vont se faire jour.

*

FABLE

Un beau jour, se trouvèrent disposés en un vaste tableau couvrant prés, mers, montagnes et forêts d'innombrables objets. Ces objets, de toute forme, de toute taille, de toute couleur et de toute consistance, certains respiraient quand d'autres inanimaient.

C'était le tableau de la connaissance. Il représentait tout ce qui peut se donner à connaître à la surface de la planète. Il y en avait une quantité telle, le tableau était si vaste, qu'espérer un jour tout dénombrer apparaissait d'emblée illusoire.

Un aigle survola les lieux. De là-haut, il contemplait le tableau.

Il n'en saisissait guère les détails, de sa vue perçante, il possédait une vue d'ensemble, malgré tout incomplète à chaque moment, puisque, pour apercevoir un bord ou deux du cadre, il lui fallait quitter des yeux les bords opposés, tant le tableau était vaste et la planète ronde.

Malgré cela, armé de son grand courage, il se dit qu'il essaierait bien de comprendre comment tout cela était arrangé.

À coup sûr, il y en avait pour un moment, peut-être pour plusieurs vies, mais ça ne l'arrêta pas. Un aigle est fait pour voler haut, loin et longtemps. Ses ailes largement déployées, il prit encore de l'altitude et commença à faire le tour de ce vaste tableau couvrant prés, mers, montagnes et forêts.

Parmi ces objets, loin, très loin en dessous de ses ailes largement déployées, il en vit un qui l'intrigua par son allure. Descendant en larges boucles, il décida de s'approcher.

Au fur et à mesure qu'il s'approchait, il fut fort surpris de constater que cette espèce de sphère aplatie couverte d'écailles formant une carapace possédait également quatre pattes et une tête au bec crochu ressemblant presque au sien.

Ce qu'il avait, de là-haut, pris pour une grosse pierre qui roulait, avançait avec une extrême lenteur, s'arrêtait auprès de chaque objet et l'étudiait. Restant à planer sans que l'autre ne s'inquiète de sa présence, il la vit adopter le même manège une fois, dix fois, puis il se posa.

Cette tortue, car il s'agissait bien d'une tortue, vit le grand oiseau au bec crochu ressemblant presque au sien s'approcher puis atterrir à ses côtés.

Elle aussi avait décidé de s'intéresser à ce qui, pour l'instant, ne se donnait à connaître que peu à peu. Pour ce faire, armée d'une grande ténacité, elle s'y prenait comme toutes celles de son espèce, s'arrêtant près de chaque objet, le temps de l'étudier complètement.

À coup sûr, il y en avait pour un moment, peut-être pour plusieurs vies, mais ça ne l'arrêta pas. Une tortue est faite pour progresser lentement, prudemment et patiemment. Si elle rencontre un danger, elle peut toujours rentrer la tête et les pattes, se transformant en une sphère aplatie couverte d'écailles, n'est-ce pas ?

Elle se tourna alors vers l'aigle. De près et posé au sol, il paraissait beaucoup moins grand.

« Ô toi l'aigle ! Toi qui voles haut, loin et longtemps, lui dit-elle, as-tu vu l'étendue occupée par tous ces objets de connaissance ?

– Oui, je l'ai vue tortue, lui répondit poliment l'aigle, le tableau est encore bien plus vaste, les objets encore plus innombrables, que tout ce que tu peux imaginer. Mais dis-moi, toi qui progresses lentement, prudemment et patiemment, ces objets de connaissance se donnent-ils vraiment à connaître à celui qui prend le temps ?

– Oui, ils se donnent. Enfin, je t'avoue que je ne saisis guère la façon dont ils sont arrangés entre eux. Je vois quelques relations entre tel et tel, mais je dois dire que le plan m'échappe complètement.

– C'est bien normal, tu as le bec dessus, et moi, de là-haut, cet arrangement, j'en entends bien quelque chose, mais ce qu'est chaque objet, je t'avoue que je n'en ai qu'une très vague idée, la preuve, je t'avais d'abord prise pour une grosse pierre. »

Cela fit rire la tortue qui prouva ainsi qu'elle avait de l'humour, d'autant qu'elle répondit : « T'as vu comme de profil mon bec crochu y ressemble presque au tien ? »

Ils continuèrent de deviser ainsi et se rendirent compte qu'ils avaient autant soif de connaissance l'une que l'autre, et une envie commune de la partager. L'idéal serait...

Ils s'entendirent alors pour se retrouver souvent et se faire profiter de leurs respectives découvertes.

L'aigle raconterait ses vues d'ensemble et la tortue ses détails, chacun amenant ce qui manquait essentiellement à l'autre.

Ils pensaient qu'à eux deux, ils parviendraient à augmenter la connaissance de chacun et donc de tous. Une affaire qui marcherait !

Sûrs que progresser lentement, prudemment et patiemment tout en volant haut, loin et longtemps leur permettrait d'enrichir leur connaissance commune !

Ils ne se fixèrent point de but, conscients de l'immensité de la tâche.

À chaque jour suffirait sa peine, point n'était besoin d'imaginer si un jour ils pourraient tout connaître. Ça les freinerait plutôt.

Ainsi naquit la Science, alliant le courage de l'aigle à la ténacité de la tortue, dans un aller-retour permanent entre leurs deux façons extrêmes de procéder, la seule démarche pour espérer vraiment connaître ce qui peut se donner à connaître.

Sans jamais présumer d'une quelconque fin.

*

3°/ RÉVOLUTIONS.

Le passage au XIX^{ème} siècle marque donc le moment où le projet de l'homme change résolument. De ce côté-ci de l'Océan Atlantique comme en face, la présence d'une autorité tutélaire est remise en question puis évincée. Que ce soit la Déclaration d'Indépendance des États-Unis d'Amérique en 1776 ou la Révolution Française en 1789 qui, toutes deux, s'appuient sur la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, ce dont les hommes ne veulent plus, c'est d'un Monarque absolu (ici le Roi de France, là-bas le Roi d'Angleterre) qui déciderait pour tous sans avoir de comptes à rendre à quiconque hormis Dieu Lui-même. Il leur faut donc la Science.

Claude Bernard est né en 1813. Il est physiologiste et philosophe. Élève de François Magendie, il a parfaitement intégré l'opposition farouche au vitalisme développée par son maître durant toute sa longue vie. Esprit brillant, il est totalement imprégné de la philosophie d'Emmanuel Kant et de sa définition de l'*Anklärung*. Le siècle des *Lumières* a été, est la « sortie de l'homme de sa minorité ». Devenons adultes ! Henri Bergson a dit de l'œuvre philosophique de Claude Bernard : « Nous nous trouvons devant un homme de génie qui a commencé par faire de grandes découvertes et qui s'est demandé ensuite comment il fallait s'y prendre pour les faire ; marche paradoxale en apparence, et pourtant seule naturelle, la manière inverse de procéder ayant été tentée beaucoup plus souvent et n'ayant jamais réussi ». Claude Bernard détermine la méthode expérimentale, enfin délivrée de toute supputation sur le principe vital. Une méthode reproductible, accessible à tous, et qui mène au succès !

Il fonde la Physiologie sur des bases physico-chimiques. Il abandonne la salle d'autopsie qui lui a tout appris pour le laboratoire. Médecin à 30 ans, élu à l'Académie des Sciences 11 ans plus tard, il crée les conditions d'un savoir autonome. Tenace et rigoureux, il lui faut maintenant transmettre. Il deviendra Professeur au Collège de France et plus tard au Muséum. Il est *la tortue* de la fable avec une capacité remarquable à s'élever. Quand il s'élève, qu'il philosophe, il se réclame de l'école qui s'impose à cette époque de grands changements (et le meilleur adviendra, pensent-ils tous !), le Positivisme d'Auguste Comte. Le point qui m'intéresse ici est la position que prend Claude Bernard vis à vis des théories médicales passées ; celles-ci ont toujours été classées en deux grandes familles ; celles issues d'une conception ontologique du mal, on localise le mal et on agit « contre », (les maladies en *a-* ou en *dys-* par exemple) ; celles issues d'une conception plus dynamique de la santé et de la maladie où la pathologie devient une variation à partir de la santé (maladies en *hypo-* ou en *hyper-*). Ces deux façons de « voir » la maladie sont deux optimismes de type différent mais qu'on peut facilement retrouver au sein d'une même pensée, ce n'est pas si tranché, eh bien, pas chez nous ! clament les positivistes, nous ne voulons plus entendre parler de Bien ni de Mal, la Médecine ne deviendra rationnelle qu'en s'affranchissant de ce qui n'était au fond qu'une façon d'affirmer ses croyances, rajoute Claude Bernard. Nulle Science là-dedans ! Et au travail, rationnellement ! On aurait même pu adapter la Marseillaise : « Marchons, marchons, qu'on ait l'pas sûr, et puis, nous progresserons ! »

Comme on peut le voir, on est là totalement, et c'est la première fois dans l'Histoire de la Médecine depuis son origine, en phase avec la pensée d'Hippocrate. Les progrès considérables qui ont été réalisés depuis vingt-trois siècles ont amené l'homme en un point où il peut et doit réellement se passer de toute référence religieuse. **Le Bien et le Mal**, à partir de tout de suite, **ce n'est plus raisonnable**. Claude Bernard dit ce qu'il va faire et il le fait. Mais il y a un mais.

Magendie avait certes éteint l'incendie allumé par Bichat, le dernier vitaliste pour l'Histoire. Bichat qui a laissé une œuvre immense bien qu'il soit mort à 31 ans, en 1802. Bichat qui a surtout amené le vitalisme dans une impasse d'où Magendie a juste sorti la médecine avant qu'il n'y ait une catastrophe. Mais les terribles mots de Bichat sont restés : « On cherche dans des considérations

abstraites la définition de la vie ; on la trouvera, je crois, dans cet aperçu général : la vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort ». Si c'est ça être intelligent, il vaut peut-être mieux rester crétin. Excusez mon emportement, mais de mon point de vue, il est justifié, c'est ce que Still aurait pu dire de ces mots, je crois.

Voilà ce qui arrive quand on discute de ce qui devait rester indiscuté pour très longtemps encore, voire pour toujours dès qu'on en sera capables. Et c'est ce qu'à compris Claude Bernard, gloire lui soit justement rendue. Malheureusement, les mots de Bichat sont restés, sa « célèbre définition de la vie », comme on peut lire dans des livres d'Histoire de la Médecine récents. On peut comprendre et ne pas juger l'esprit d'un extraordinaire médecin comme Xavier Bichat, exalté, sentant brûler en lui tous les feux de la Révolution (il avait 19 ans en 1789), et qui va y consumer sa vie. On dit qu'il est mort d'une méningite tuberculeuse, d'autres parlent d'une mauvaise chute sur le crâne. Dans tous les cas, sa vision des choses est la vision subjective d'une âme romantique. En tant que telle, elle n'apporte rien de déterminant à la pensée médicale. Au contraire, pour la première fois peut-être avec une telle autorité, elle la dénature profondément en éclairant les choses à l'envers, donnant à voir la vie à contre-jour. Oui, la vie conduit à la mort, et alors ? Hippocrate n'a pas dit le contraire. Il a simplement défini un sens absolu, celui dans lequel on doit observer la nature si on veut agir avec. Le Bon Sens de la Science. Longtemps avant que Rabelais ne parle de Science et de Conscience, mais c'est la même chose dont il s'agit. Il s'agit d'une Éthique. On doit, pour avancer, se reposer là-dessus, cette tendance ne peut pas évoluer. Sinon, à contre-sens, on reviendra en arrière, on ramènera la Science vers Dieu. Et c'est dans cette marche arrière que la remarque de Bichat a entraînée la pensée médicale. En ne relançant pas le débat, en ne faisant que ce qu'il savait faire et en le faisant bien, Claude Bernard a pu poser les bases de la médecine moderne. Mais justement parce qu'elle n'a jamais été sérieusement discutée, la pensée de Bichat a continué de répandre son venin puissant à l'intérieur de la médecine, l'éloignant *pour de mal* d'Hippocrate, comme nous le verrons au chapitre 5.

*

JEU DE VOCABULAIRE.

Je vais vous proposer maintenant un petit exercice qui vous permettra d'entrer dans la philosophie ostéopathique avant d'en explorer l'histoire. L'exercice consiste à appréhender l'espace et le temps en réalisant l'opération suivante : **comparer les trois dimensions de l'espace et le temps avec les termes : précision, rigueur, cohérence et raisonnement**

Voici comment je démêle cette devinette à quatre inconnues. L'activité scientifique, je l'ai indiqué plus haut, c'est d'abord observation, puis raisonnement. L'intuition dicte alors cette remarque : le **raisonnement** ne pourra s'exercer et agir durablement que s'il intègre la notion de *temps*. Si je veux que le raisonnement auquel me conduira mon observation soit fécond, j'ai intérêt à laisser s'écouler du *temps*, le *temps* nécessaire en fait pour m'assurer que cette observation, répétée, expérimentée, vivante enfin, soit autre chose qu'un simple mirage. Voilà pour cette quatrième dimension.

Je reprends mon équation en y assimilant raisonnement et temps, je comprends alors que les trois termes, précision, rigueur et cohérence doivent être correctement agencés dans l'espace. L'espace ne peut être que l'espace que je vis, celui que j'expérimente et dans lequel j'observe la nature dont je participe. Si je veux observer la nature, j'ai une première obligation : je dois l'observer d'un point de vue unique, c'est le mien, et je ne dois pas en changer sans cesse. Si j'en change, je devrai éclairer ce changement pour faire apparaître ses conséquences sur mes observations. Il est plus simple de ne pas en changer. Cette **rigueur** qui doit m'animer représente la *profondeur* de l'espace que j'expérimente. C'est la place que j'assigne au principe vital et au concept d'autoguérison. Il est là, il

me baigne, et si je sais une chose, hormis que je ne sais rien, c'est qu'il n'y a aucune raison pour que je remette en question ce fondement de ma pensée. Ce serait même me mettre en grand danger et avec moi, tous ceux qui m'écouteraient.

Restent alors deux termes dans lesquels nous retrouverons notre fable de tout à l'heure. La **précision** est exigée quand nous choisissons de nous approcher au plus près des objets de notre étude, arpentant l'espace dans ses grandes *largeurs*. C'est une procédure qui demande une extrême rigueur, pour ne pas risquer qu'en observant l'infime on perde de vue l'ensemble. La vue d'ensemble, celle qu'on acquiert en prenant de la *hauteur*, définit la **cohérence**. Celle-ci contrarie moins la rigueur qui se détend alors. Mais le choix de s'élever ne doit jamais inciter à sous-évaluer les détails qui échappent alors à la vue. Le risque serait grand sinon de prendre tout de trop haut, de confondre avec Dieu, et de ne plus distinguer la réalité.

Mon *ostéopathie des mammifères* se situe plus dans la dimension de la cohérence que dans celle de la précision. Que ce soit dans ma pratique ou quand je raisonne sur le sens de l'histoire et de la philosophie, je n'use de la loupe qu'en cas d'extrême nécessité et sinon assume le risque, en étant imprécis, d'être dans l'erreur. J'examine alors cette erreur, tente d'apprendre d'elle, et, si possible, je la corrige.

*

Andrew Taylor Still est né dans l'ouest de la Virginie en 1828. Contrairement à ses contemporains en France que nous venons d'évoquer, il n'a pas de problème majeur vis à vis de la vie. Y a pas trop de romantiques entre Kansas et Missouri, là où vit sa famille, des pionniers de la frontière. Par ici, la nature est partout. Il faut s'y adapter. Survivre. Connaître l'Ostéopathie qu'il découvrira à 46 ans, en 1874, signifie déjà comprendre le riche contexte dont il est issu.

Pendant qu'en Europe, Galilée, Harvey et Descartes fondaient les sciences comme nous l'avons vu à la fin du deuxième chapitre, et emmenaient les Européens là où nous venons de les quitter, le sous-continent nord-américain commençait à se peupler d'immigrants qui possédaient un solide vécu commun : les Guerres de Religion. Ah ça ! Si on veut caractériser ce que fut le siècle qui précède Henri IV en France et dans les pays alentours, c'est la permanence d'un état de guerre civile qui s'impose. La guerre tous les jours, quelles que soient les grandes idées dont on pouvait entendre parler rendait bien illusoire tout projet humain, même et surtout le plus simple, c'est à dire élever des enfants jusqu'à l'âge adulte. Même après l'Édit de Nantes (1598), même en France, partout on est persécuté pour ses croyances. La révocation dudit Édit, en 1685, n'arrange rien, on l'a compris, et les premières vagues européennes qui touchent l'Amérique, à partir du *Mayflower* en 1620, sont toutes animées de l'espoir d'un monde enfin délivré de la guerre. Parmi les grands principes de la constitution étatsunienne, celui de la liberté de culte figure en très bonne place. C'est celui-là qui fonde la paix dans le nouveau monde, espèrent Benjamin Franklin et ses copains, faisant aspirer l'homme américain au noble principe de liberté ; liberté de culte signifie qu'on ne discute pas de religion, et qu'en échange, la religion n'intervient pas dans les affaires humaines. On considère comme acquis le fait que tout le monde ait la foi et on s'interdit de venir fourrer son nez dans la façon dont chacun exprime cette foi. En retour, la foi a une bonne place, qu'elle la garde. Parce que, de la foi, il leur en faudra.

Ce que vont s'offrir ceux des immigrants qui délaissent le bord de l'océan et s'enfoncent hardiment dans les forêts, les prés et les montagnes, c'est un fantastique saut dans une nature profuse, sans commune mesure avec celle qu'ils ont quittée. Imaginez déjà la faune qu'ils découvrent ! Et les populations autochtones ! Aussi diverses à la surface de ce continent que varie la géographie des

régions où elles se sont implantées ; déjà commerçantes autour des grandes voies de communication, lacs et rivières ; et dès qu'on va plus loin, paysannes profondément enracinées dans cette terre qui les nourrit sous un ciel qu'ils vénèrent ; ou bien nomades sans limites ni frontières ; tous animistes comme en Europe vingt-cinq siècles auparavant ; mais aussi vingt-cinq siècles plus évolués. Les périls qui naissent de ces rencontres hors du temps sont démesurés et l'adaptation ne doit pas trop tarder, sinon c'est vite la fin de l'aventure. Ce qu'on oublie souvent c'est que, même si les derniers Indiens rétifs au monde moderne furent massacrés en 1890 à Wounded Knee, plus de deux siècles et demi s'étaient écoulés depuis le Mayflower, le temps de se frotter les uns aux autres et de forcément, parfois se tuer, mais surtout se mélanger.

En tout cas, chez les Still, en 1837, dans le Missouri, état-frontière, c'est simple : le père, Abram Still, est prêtre Méthodiste, fermier et médecin. En tant que médecin, il s'occupe de la santé des indiens Shawnees, ses voisins. Le petit Andrew expérimente avec une passion sans retenue. Entre les travaux de la ferme et l'exploration de la forêt, il « *perfectionne sa connaissance du grand livre de la nature* ». Il découvre l'anatomie sur le terrain avant de la découvrir dans les livres. Il dissèque dès l'enfance toute une quantité de cadavres d'animaux. Il suit son père quand il va soigner les Indiens. Il apprend à parler couramment l'indien. Son père l'initie à la médecine tandis qu'Andrew lit tous les livres existants qui traitent du sujet. En guise de travaux pratiques, il dissèque des centaines de cadavres indiens, jeunes et vieux, hommes et femmes. Parallèlement, son activité fermière l'ennuie et le pousse à exercer son génie de la mécanique, pour passer le temps... il invente un système qui facilite le moissonnage, un autre pour baratter le beurre. Des systèmes qui fonctionnent et sont brevetés. En 1852, il avait acquis sa première ferme qui fut ruinée par un cyclone. Il semble alors que grand vent ne cessa plus de souffler sur sa vie jusqu'à sa découverte de l'ostéopathie, vingt-deux ans plus tard.

La Guerre de Sécession, première guerre moderne de l'histoire, se prépare pendant quatre ans. L'Église Méthodiste est divisée sur le sujet de l'esclavage. Pour Still, la question ne se pose pas. Il prend le parti anti-esclavagiste. Il vit au Kansas, état jeune et enjeu politique important pour faire pencher la balance dans l'un ou l'autre camp. Il est élu député. La guerre éclate en 1861. Une horreur absolue. Surtout, 85 ans après la Déclaration d'Indépendance, c'est un affront fait aux principes fondateurs des États-Unis d'Amérique. Mais ce qui se joue là dépasse les vœux pieux. Le monde moderne ne peut plus admettre l'esclavage. Même si les esclaves vont devenir journaliers ou prolétaires, à maints égards autant sinon plus exploités, le monde moderne ne peut plus tolérer le mode de vie développé par les riches colons du Sud. C'est une résurgence de l'Ancien Régime. Il faut l'abattre définitivement. Still est major dans l'armée fédérée du Sud. Il y exerce médecine et chirurgie. Les toutes nouvelles armes sont de plus en plus destructrices pour les muscles et les os. La chirurgie orthopédique va faire de grands progrès et Still parfaire sa connaissance du corps humain.

À son retour de la guerre, en 1865, sa destinée personnelle prend un nouveau tour cruel. Il avait déjà vu mourir sa première femme en 1859, cette fois, une épidémie de méningite tue trois de ses enfants, malgré l'amour, les soins et les prières. Il fait là une triple expérience décisive. Frappé au cœur en tant que père, il réalise de plus en plus concrètement l'impuissance de la médecine et de la religion devant l'inconnu obscur. Il aurait pu en ressortir vaincu, abandonné de tout espoir et de toute foi... c'est tout le contraire qui arrive. Il s'investit totalement dans la médecine, avide de comprendre ce qu'il n'a pas su éviter. S'ensuit une période où il exerce l'allopathie et où il est apprécié en tant que médecin, socialement intégré, généreux donateur d'œuvres sociales dans un Kansas en construction. Ses premières expériences en ostéopathie datent de 1870. Formellement, il en annonce la découverte le 22 juin 1874, à 10h. Il commence à gagner sa vie avec, bien qu'il subisse l'ostracisme du clergé, considéré qu'il est comme un suppôt du diable puisqu'il guérit avec

ses mains des maladies inguérissables. En 1876, il passe un an cloué au lit par une typhoïde. Cela plus les blessures de guerre l'usera prématurément et annonce les dernières années alitées de sa vie. En 1878, il quitte Baldwin, Kansas, pour Kirksville, Missouri, où il résidera jusqu'à sa mort. Il y fondera avec ses enfants la première école d'ostéopathie, l'*American School of Osteopathy*, en 1892. Il a formé ses enfants à la fin des années 80 quand il se trouvait dépassé par le nombre de patients accourus de partout pour se faire soigner par lui. Auparavant, il a vécu sept années en tant qu'ostéopathe itinérant. Progressivement, il a acquis une habileté manuelle phénoménale. On l'appelait *the lightning bonesetter*, le rebouteux éclair. Il n'écrit et expose les concepts ostéopathiques que beaucoup plus tard, à partir de 1899. Il s'y trouve obligé par la parution des premiers ouvrages sur l'ostéopathie, rédigés par des élèves qu'il a formés et dont le contenu l'horripile. Il y sent la courbe ramenant l'ostéopathie vers les médecines qu'il a abandonnées et qui pourrait faire quitter à son « enfant » les rails sur lesquels il pensait l'avoir engagé. Andrew Taylor Still est *l'aigle* de la fable, avec une capacité d'action admirable. Mais le plus remarquable est la façon dont il a su user pour permettre à l'ostéopathie de lui survivre, ce dont doutaient fort les tenants de l'académisme médical, occupés pendant la fin de sa vie à limiter l'expansion de toutes les formes non-allopathiques de médecine, ostéopathie et chiropractique en tête. Le seul fait que l'ostéopathie, « fille d'un seul homme », comme elle apparut de son temps, ait survécu à sa mort, devrait inciter à la plus grande curiosité à son égard.

En l'appuyant sur l'étude de l'Anatomie, Still a retiré l'Ostéopathie du plus grand piège que n'a su éviter Claude Bernard, malgré son génie indéniable. L'Anatomie de Still est vivante. Tout ostéopathe l'expérimente chaque fois qu'il pose ses mains sur un corps vivant, y reconnaissant ce qu'il a appris à connaître en observant les planches de dissections, y découvrant ce qui fait la spécificité de ce corps vivant-là, en particulier. Comme l'Anatomie est vivante, on doit continuer à l'étudier en y incluant tous les autres domaines de la connaissance médicale, physiologie, physique et chimie, pathologie, thérapeutique etc... C'est exactement le contraire de ce qu'opère la Médecine Expérimentale. Claude Bernard n'attend plus rien de l'anatomie. Considérant qu'elle est la science des corps morts et qu'il doit étudier les phénomènes du vivant, il a donné le rôle principal à la Physiologie. L'opposition entre Bernard et Still est entièrement contenue dans le rôle respectif qu'ils font jouer aux systèmes nerveux et circulatoire. Priorité donnée à l'influx nerveux d'un côté, mise en avant de la nutrition sanguine de l'autre, on a bien là deux directions divergentes et intellectuellement aussi attirantes l'une que l'autre. Elles sont complémentaires, si on y regarde de près.

Par ailleurs, ce qui, au-delà de leur contemporanéité, les réunit, est la place que Bernard et Still allouent au concept d'autoguérison hippocratique. Pour des raisons, dans des contextes, là encore totalement opposés, ils se débrouillent de manière à ce que le principe vital ne les empêche ni d'agir, ni de réfléchir. Chez Bernard, c'est l'application rigoureuse de principes philosophiques bien digérés qui lui permet de rendre sa démarche expérimentale pure de tout empiètement religieux, et de réussir ainsi, là où tous ses prédécesseurs avaient échoué. Chez Still, c'est l'immersion dans la vie et des épisodes personnels marquants qui lui indiquent le bon sens, celui qui doit animer tout médecin et qui lui permet de dire en parlant de l'ostéopathie, qu' « *elle est une science. On l'utilise pour guérir l'affligé. C'est une philosophie qui inclut la chirurgie, l'obstétrique et la pratique générale. Un ostéopathe se doit d'être un homme de raison et de prouver son discours par son œuvre. Il n'a que faire des théories à moins qu'elles ne soient démontrées* ».

Médecine expérimentale et ostéopathie sont toutes deux profondément hippocratiques en ce sens qu'elles séparent rigoureusement démarche scientifique et sentiment religieux. On peut encore insister sur l'originalité de Still dans cette perspective. Quand il se réfère à un Dieu garant de la perfection de la nature, il exprime le profond sentiment intérieur qui le baigne mais cela ne

l'empêche nullement d'adopter une démarche rationnelle dans tous les actes de sa vie d'ostéopathe. Il y arrive car cette foi est **intangibile**, n'ayant même pas été remise en question par la mort de ses proches, – par-delà la prière et la superstition, c'est trop tard, le mal est fait –, elle ne bougera pas et donc ne dérangera plus la marche en avant. On est, semble-t-il ici, beaucoup plus proche d'un animisme, d'une véritable naïveté originelle, que d'une religion chrétienne proprement dite. C'est peut-être en cela que l'ostéopathie, parce qu'elle est américaine, peut se dire indienne.

*

4°/ PAIX.

À partir du XIX^{ème} siècle, se développe la société moderne, et avec elle de nouveaux rapports humains. L'homme évolue dans sa relation à lui-même et à autrui. La médecine aussi change de rôle. Comme le dit Canguilhem cent ans plus tard, en 1978, : « *Des siècles durant, l'activité du médecin avait été la réponse à la prière de l'homme frappé par le mal. Elle est devenue une exigence de l'homme qui refuse le mal* ». La Révolution Française a eu, parmi ses priorités, le souci d'organiser l'Assistance Publique. Ainsi, on assiste à ce paradoxe qui, depuis, n'a fait que croître et embellir : alors que la notion de santé publique ne peut guère trouver d'écho dans les principes de la Médecine Expérimentale ou de l'Ostéopathie, elle s'est imposée à la fois comme réalité vécue et comme projet dans nos sociétés. Bernard disait : « *La médecine doit agir sur des individus. Elle n'est pas destinée à agir sur des collectivités, des peuples* ». Still ne l'a pas dit comme ça mais est évidemment d'accord sur ce point. Peu importe ce qu'ils en pensaient, l'idée de santé publique devient la référence médicale. Ceci, c'est le contexte à ne jamais oublier. Mais je vais plutôt, dans ce chapitre périlleux, essayer de montrer comment certains ont essayé de continuer dans la voie tracée par le Positivisme de Comte, et ainsi pointer certaines parentés de pensée.

Il faut tout d'abord parler de Pierre-Joseph Proudhon. Il est un cas intéressant, moderne produit de la nouvelle société qui vient de quitter brutalement l'Ancien Régime. Autodidacte, c'est en tant qu'ouvrier imprimeur qu'il s'est mis à lire tous les livres qui lui passaient sous le nez. Il est devenu érudit puis a élaboré des théories. Il avait le genre d'esprit qui, durant les siècles précédents, avait mené tant d'hommes, et surtout de femmes, au bûcher ou au fond d'une quelconque Bastille. Lié à Auguste Comte, il se pose la question de la vie en société et du développement de celle-ci sur les mêmes bases positivistes que Claude Bernard en médecine. Il observe donc, avant de raisonner, et cherche dans la société l'écho de lois naturelles, afin d'y déceler « *un principe tout à la fois d'indépendance et d'organisation, de différenciation et d'unité. Proudhon part de l'axiome qu'il doit exister des lois régissant l'humanité (le monde, la vie, la pensée) et qu'il faut essayer de les découvrir dans la société elle-même, non de les inventer. Ces lois découvertes, il faut les utiliser intellectuellement comme méthode d'analyse, et pragmatiquement comme méthode d'organisation sociale. Le monde apparaît comme une pluralité d'éléments irréductibles, à la fois antagonistes et solidaires, d'antinomies, c'est à dire de couples de forces composés d'éléments à la fois antagonistes et complémentaires. Par l'opposition des éléments pris deux à deux, se constitue une succession, une chaîne d'antinomies sans autre lien apparent entre elles que leur rapport antagoniste. La résolution de l'antinomie est impossible parce que c'est de l'opposition des éléments antinomiques, de leur confrontation réciproque que naissent le mouvement et la vie. La synthèse est donc une vue de l'esprit ; quelque chose de tout à fait artificiel. Elle ne résiste pas à l'épreuve de la vie ou entraîne la mort. En revanche, les termes de l'antinomie peuvent se balancer par le jeu de l'équilibre des contraires, soit terme à terme, soit par opposition avec d'autres couples antinomiques* ». On retrouve ici implicitement le refus de raisonner à partir des a priori du passé. La société d'Ancien Régime était bâtie sur une hiérarchie immuable, la société nouvelle, si elle veut s'inscrire dans la réalité de chacun de ses éléments (c'est le sens profond de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen) doit bannir toute hiérarchie a priori.

C'est l'Anarchie, dans son sens le plus pur, absence de hiérarchie, qui n'est pas le désordre, loin s'en faut. C'est au contraire la certitude basée sur l'observation qu'il existe un ordre naturel et qu'il faut l'étudier sans a priori, afin de s'en approcher par nos lois. Voilà ce qu'on peut dire de l'Utopie Républicaine qui traversa le XIX^{ème} siècle. Proudhon est en avance sur son temps, d'environ un siècle. Ce qui est décrit dans ce commentaire introductif à son essai « *De la création de l'ordre dans l'humanité* » résonne particulièrement avec les découvertes en physique quantique de la fin du siècle dernier. Et sa méthode de raisonnement attendra les années 1960 pour être concrètement utilisée en Sociologie. Toutes ces belles idées lui vaudront beaucoup de prison, et, après des années de travail en commun, la haine tenace de Karl Marx qui lui reprochait de ne pas faire la synthèse de ces couples antinomiques. Proudhon préfère enfoncer le clou et moi avec : « *Les termes antinomiques ne se résolvent pas plus que les pôles opposés d'une pile électrique ne se détruisent... Ils sont la cause génératrice du mouvement de la vie, du progrès... Le problème consiste à trouver, non leur fusion – ce qui serait la mort – mais leur équilibre, équilibre sans cesse instable, variable, selon le développement même des sociétés* ». Encore un petit coup ? « *L'antinomie ne se résout pas. Là est le vice fondamental du système de Hegel* ». En faisant intervenir artificiellement un troisième terme (synthèse) qu'elle croit faire provenir de la fusion de deux termes du couple antinomique (thèse/antithèse), cette dialectique hégélienne et marxiste conduit sur le terrain politique et social « *à l'absolutisme gouvernemental, à la prépotence de l'état, à la subalternisation de l'individu* » et sur le terrain idéologique « *à la négation de la liberté* ».

Armés de ce véritable phare au front, on va pouvoir mieux pénétrer la pensée de Henri Bergson quand il traque le mouvement de l'Évolution. Après avoir montré que le monde végétal, fait de fixité et d'insensibilité, et le monde animal, avec sa mobilité et sa conscience, *divergent* à partir d'une souche commune, il s'intéresse, au sein du monde animal, à deux tendances qui s'opposent et se complètent, instinct et intelligence. L'instinct n'est nulle part aussi abouti que dans le monde des Insectes, et en particulier celui des Hyménoptères. L'intelligence culmine chez les Mammifères (Bergson écrit encore « *chez l'homme* »). Laissons-le parler : « *...toute l'évolution du règne animal, abstraction faite des reculs vers la vie végétative, s'est accomplie sur deux voies divergentes dont l'une allait à l'instinct et l'autre à l'intelligence. Torpeur végétative, instinct et intelligence, voilà donc enfin les éléments qui coïncidaient dans l'impulsion vitale commune aux plantes et aux animaux, et qui, au cours d'un développement où ils se manifestèrent dans les formes les plus imprévues, se dissocièrent par le seul fait de leur croissance. L'erreur capitale, celle qui, se transmettant depuis Aristote, a vicié la plupart des philosophies de la nature, est de voir dans la vie végétative, dans la vie instinctive et dans la vie raisonnable trois degrés successifs d'une même tendance qui se développe, alors que ce sont trois directions divergentes d'une activité qui s'est scindée en grandissant. La différence entre elles n'est pas une différence d'intensité, ni plus généralement de degré, mais de nature.* »

Végétal/Animal, Instinct/Intelligence, sont bien de ces « *couples antinomiques* » dont parle Proudhon. Mais on est cinquante ans plus tard, la pensée scientifique s'est enrichie depuis Comte, et Bergson, en bon contemporain d'Einstein, pousse son raisonnement vers une étonnante clarté : « *...intelligence et instinct, ayant commencé par s'entrepénétrer, conservent quelque chose de leur origine commune. Ni l'un ni l'autre ne se rencontrent jamais à l'état pur. Nous disions que, dans la plante, peuvent se réveiller la conscience et la mobilité de l'animal qui se sont endormies chez elle, et que l'animal vit sous la menace constante d'un aiguillage sur la vie végétative. Les deux tendances de la plante et de l'animal se pénétraient si bien d'abord qu'il n'y a jamais eu rupture complète entre elles : l'une continue à hanter l'autre ; partout nous les trouvons mêlées ; c'est la proportion qui diffère. Ainsi pour l'intelligence et l'instinct. Il n'y a pas d'intelligence où l'on ne découvre des traces d'instinct, pas d'instinct surtout qui ne soit entouré d'une frange d'intelligence. C'est cette frange d'intelligence qui a été cause de tant de méprises. De ce que l'instinct est toujours*

plus ou moins intelligent, on a conclu qu'instinct et intelligence sont choses de même ordre, qu'il n'y a entre eux qu'une différence de complication ou de perfection, et surtout que l'un des deux est exprimable en termes de l'autre. En réalité, ils ne s'accompagnent que parce qu'ils se complètent, et ils ne se complètent que parce qu'ils sont différents, ce qu'il y a d'instinctif dans l'instinct étant de sens opposé à ce qu'il y a d'intelligent dans l'intelligence. »

Comment alors étudier ces « objets » avec une chance d'aller vers la clarification féconde et non vers les complications vaines ? Toujours pareil, désormais, en incluant le mouvement dans nos observations :

« Disons d'abord que les distinctions que nous allons faire seront trop tranchées, précisément parce que nous voulons définir de l'instinct ce qu'il a d'instinctif et de l'intelligence ce qu'elle a d'intelligent, alors que tout instinct concret est mélangé d'intelligence, comme toute intelligence réelle est pénétrée d'instinct. De plus, ni l'intelligence ni l'instinct ne se prêtent à des définitions rigides ; ce sont des tendances et non pas des choses faites. Enfin, il ne faudra pas oublier que, dans le présent chapitre, nous considérons l'intelligence et l'instinct au sortir de la vie qui les dépose le long de son parcours. Or, la vie manifestée par un organisme est, à nos yeux, un certain effort pour obtenir certaines choses de la matière brute. On ne s'étonnera pas si c'est la diversité de cet effort qui nous frappe dans l'instinct et dans l'intelligence, et si nous voyons dans ces deux formes de l'activité psychique, avant tout, deux méthodes différentes d'action sur la matière inerte. Cette manière un peu étroite de les envisager aura l'avantage de nous fournir un moyen objectif de les distinguer. En revanche, elle ne nous donnera de l'intelligence en général, et de l'instinct en général, que la position moyenne au-dessus et au-dessous de laquelle ils oscillent constamment tous deux. C'est pourquoi l'on ne devra voir dans ce qui va suivre qu'un dessin schématique, où les contours respectifs de l'intelligence et de l'instinct seront plus accusés qu'il ne faut, et où nous aurons négligé l'estompé qui vient, tout à la fois, de l'indécision de chacun d'eux et de leur empiètement réciproque l'un sur l'autre. En un sujet aussi obscur, on ne saurait faire un trop grand effort vers la lumière. Il sera toujours aisé de rendre ensuite les formes plus floues, de corriger ce que le dessin aurait de trop géométrique, enfin de substituer à la raideur d'un schéma la souplesse de la vie ». Et pour conclure provisoirement : « Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique de l'homme de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas Homo Sapiens mais Homo Faber. En définitive, l'intelligence, envisagée dans ce qui pourrait être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils, et d'en varier indéfiniment la fabrication. Maintenant, un animal intelligent possède-t-il aussi des outils et des machines ? Oui, certes, mais ici l'instrument fait partie du corps qui l'utilise. Et, correspondant à cet instrument, il y a un instinct qui sait s'en servir. Sans doute, il s'en faut que tous les instincts consistent dans une faculté naturelle d'utiliser un mécanisme inné.(...) Mais cette définition de l'instinct, comme celle que nous donnons provisoirement de l'intelligence, détermine tout au moins la limite idéale vers laquelle s'achèment les formes très nombreuses de l'objet défini. Ainsi, à ne considérer que les cas limites où l'on assiste à un triomphe presque complet de l'intelligence et de l'instinct, on trouve entre eux une différence essentielle : l'instinct achevé est une faculté d'utiliser et même de construire des instruments organisés ; l'intelligence achevée est la faculté de fabriquer et d'employer des instruments inorganisés. »

Henri Bergson présente plusieurs particularités qu'il convient de noter. Né en 1859, mort en 1941, sa vie s'étend sur les deux derniers siècles. Aussi doué en sciences qu'en lettres, il choisit néanmoins la philosophie. Il entre à l'École Normale Supérieure en 1878, dans la même promotion que Jean Jaurès. Professeur agrégé, il occupera une chaire au Collège de France à partir de 1900. Il publie plusieurs remarquables essais dont *Le Rire* en 1899, et se voit décerner le Prix Nobel de Littérature

en 1928. Malgré l'étendue de son œuvre ou peut-être à cause de ça, il n'a pas fait école. Il a fait beaucoup mieux que ça. Il a compris *en direct* la transformation qui s'opérait dans la société, ce passage d'un siècle à un autre, et ça l'a amené à observer et théoriser les faits de l'Évolution d'une manière inédite. Une théorie qui, enfin, tranche avec le passé, en ce qu'elle ne pose pas comme a priori la supériorité de l'homme sur tout ce qui l'entoure. En effet, bien que Lamarck, par ses travaux sur le Transformisme publiés en 1809, eut ouvert la voie en réfutant d'emblée tout finalisme, les premières théories de l'Évolution n'avaient pas vraiment fait varier le point de vue. Pour simplifier, disons qu'entre l'antique vision religieuse de « *l'homme au sommet de la Création* » et la sous-interprétation de Darwin contenue dans « *l'homme descend du singe* », je ne saisis pas vraiment le changement de nature profonde. Peut-être juste, en comprenant Darwin comme ça l'arrangeait, l'homme s'est-il mis à marcher sur la tête ? C'est ça, j'ai bon ?

Plus sérieusement, Bergson, en réfutant à son tour toute démarche mécanistique – qui calcule l'avenir et le passé en fonction du présent –, et toute démarche finaliste – impliquant que les choses et les êtres ne font que réaliser un programme une fois tracé –, introduit dans ses études le *temps*, – notion dont on parle dans toutes ces théories incomplètes mais sans jamais en envisager l'action réelle. Il peut ainsi proposer, comme nous l'avons vu, une théorie *divergente* de l'Évolution qui va dans le sens du progrès tel que défini depuis le début de ce cours et qui distrait l'homme de sa prétention à occuper la place de Dieu quand il observe la diversité dont il participe. Son lien avec Herbert Spencer qu'il a maintes fois cité nous ramène à l'Ostéopathie, que nous n'avions jamais quittée. En effet, Still s'est constamment référé dans ses écrits à ce grand penseur de l'Évolution. Peut-être l'a-t-il suivi également quand, en 1898, Spencer tenta de fonder une *Ligue contre l'agression* pour s'opposer à la guerre hispano-américaine. On ne s'étonnera pas, en tout cas, de la parenté Spencer-Still quand on lit ce que dit Bergson de son grand aîné américain : « *Aujourd'hui encore je me rends compte de ce qui m'attirait chez Spencer, c'était le caractère concret de son esprit, son désir de ramener toujours l'esprit sur le terrain des faits.* » Sa référence à *Homo Faber* lui aurait sûrement fait apprécier la démarche de Still, mais Bergson n'a pas connu l'Ostéopathie. En revanche, distinguant ce qui, dans la pensée de Spencer révèle l'absence de prise en compte réelle du *temps*, il a propulsé l'Évolutionnisme vers le XX^{ème} siècle, le siècle de la relativité et de l'incertitude.

C'est à cette même époque que l'ostéopathie va connaître sa première et sa plus importante évolution, grâce à William Garner Sutherland. Durant ses études à l'ASO à Kirksville, en observant les os d'un crâne éclaté, il a l'intuition que les surfaces articulaires sont destinées par leurs contours à une certaine mobilité articulaire. Cette idée totalement incongrue dans le cadre de ce qu'il venait d'apprendre, il ne peut la chasser de son esprit. Il décide alors de prouver... qu'elle est fausse. On ne s'étonnera pas de la démarche qui rappelle celle de Vésale presque quatre siècles plus tôt. Sutherland, comme son illustre aîné, ne peut remettre en question d'emblée, sur la base d'une simple hypothèse, toutes les théories passées. Il s'agit donc pour lui de démontrer l'immobilité des os du crâne, afin de confirmer ce qui lui a été enseigné, c'est à dire que tous les os du crâne, hormis la mandibule, sont soudés. Il se met, patiemment, à désarticuler des crânes à l'aide de la pointe d'un canif. Cette approche lente et minutieuse lui révèle la réciprocité des surfaces articulaires, dessinées comme pour favoriser le glissement. Ne pouvant, à partir de ses observations, prouver l'immobilité, il poursuit et fait l'inventaire de chaque os, chaque surface, chaque angle, chaque trou, puis, à l'aide de manuels de mécanique, analyse les gouttières, engrenages, charnières, crochets, poulies, points d'appui et autres dessins qu'il découvre. À ce point-là de son étude, il est obligé de constater que tout semble constitué pour bouger. Oui, mais ça ne bouge pas. Tous ces mécanismes existent mais ne peuvent servir à rien puisque l'on sait que le crâne est un dôme inflexible. Sa démarche est bien comparable à celle de Vésale, quand celui-ci, cherchant les voies de passage d'un ventricule à l'autre et ne les trouvant pas, conclut en s'étonnant du travail du Créateur. Mais où donc a-t-il pu cacher ces

pores qui existent mais que je ne vois pas ? Mais pourquoi cet extraordinaire mécanisme alors que le crâne ne bouge pas ?

Sutherland doit donc prouver l'immobilité. Il met au point une procédure dans ce sens : en empêchant telle « articulation » de fonctionner par une contrainte mécanique, il ne produira aucun effet, ni local ni à distance, puisque cette « articulation » n'est qu'une vue de son esprit, qu'en réalité elle n'existe pas. Sutherland est, comme son maître Still, profondément religieux. De même que Still est lié à Spencer, Sutherland est très impressionné par la pensée de Walter Russell, un esprit original de ces temps, touche à tout en arts et sciences, philosophe plus ou moins à l'origine de la pensée « New Age », et en tout cas très influent dans l'Amérique de l'entre deux guerres. Lui aussi se place dans la lignée de Spencer, une des figures de proue de son « University of Science and Philosophy ». Un aphorisme représente au mieux sa philosophie : « l'information n'est pas la connaissance ». Contemplant les engins de torture qu'il a fabriqués à l'aide de larges élastiques et de gants de base-ball, afin de contraindre les « articulations » crâniennes, Sutherland décide d'en faire l'expérience sur lui-même. En effet, s'il disposait cet attirail sur un autre que lui, bien sûr, il pourrait récolter une quantité d'informations, mais c'est bel et bien l'autre qui aurait la connaissance. Alors il expérimente... et il se rend malade.

Bouleversé doublement, il finit par admettre qu'en contraignant sa boîte crânienne, il a bien dû empêcher le fonctionnement d'un mécanisme. Il est donc impossible de conclure à l'immobilité des os du crâne. En vérité, ça bouge. Il va continuer à expérimenter, s'auto-traitant d'abord, afin d'acquérir la certitude de ne pas nuire, puis traitant des patients à l'aide d'une méthode qu'il peaufine pendant de longues années. Il rend publique sa découverte en 1929. Il s'est passé trente ans depuis sa première intuition, dont vingt ans de mise au point. Quand il expose sa théorie (qui mettra de longues années à être admise par l'ensemble de la communauté ostéopathique, et encore, c'est pas gagné), il prend bien soin de se référer à Still et de lui attribuer finalement la paternité de cette étonnante découverte. Ce n'est pas là le signe d'une quelconque « subordination au maître » ; c'est l'expression d'une profonde réalité : en axant l'Ostéopathie sur l'Anatomie, Still a ouvert une voie qui s'enrichit de toute nouvelle trouvaille. Ainsi, chaque nouvelle mise à jour vient confirmer ce que professe l'ostéopathie à la base, l'existence d'une « perfection naturelle » que l'ostéopathe vise à connaître en général et à entretenir en particulier chez son patient.

Il s'est donc passé quelque chose de finalement assez extraordinaire dans ces premières années de développement de l'ostéopathie après la mort de son découvreur. Alors qu'il s'agit là d'une médecine manuelle, basée sur la pratique d'un homme, quelque chose dont les contemporains de Still pouvaient logiquement penser qu'elle ne lui survivrait pas, non seulement des écoles se créent aux États-Unis, non seulement elle traverse l'Atlantique et s'enseigne au Royaume-Uni, mais en plus elle ne met que quelques dizaines d'années à subir sa première révolution majeure grâce à l'ostéopathie crânienne. Cette découverte ouvre un champ d'étude gigantesque, d'autant plus que Sutherland avait veillé, juste avant sa mort, à ce que ses premiers élèves n'omettent pas de venir l'enseigner en Europe. Le concept n'intéressant pas trop les britanniques, plutôt attirés par le versant biomécanique de l'ostéopathie, c'est les français qui en hériteront et qui le feront progresser avec l'aide de pionniers américains peu reconnus chez eux.

*

PETITE NOTICE BIOGRAPHIQUE DE L'AUTEUR.

Je m'appelle Erich Degen, je suis né en 1959 à Paris, de nationalité française. Je suis immigré de la deuxième génération.

Mon père, Joachim Degen, est né à Leipzig en 1926, juif d'origine polonaise, d'une famille d'artisans fourreurs. Quittant l'Allemagne nazie en 1933, il s'est installé à Paris où il a suivi des études secondaires. La guerre l'a obligé à vivre essentiellement caché ainsi que ses parents et sa sœur. Ma grand-mère Anna Clara Degen, née Zimmermann, a échappé de peu à la déportation suite à la rafle du Vel' d'hiv. Nombre de cousins, oncles et tantes de mon père sont, eux, repartis vers l'Est pour un obscur voyage dont certains sont revenus, d'autres pas. Il est devenu français par naturalisation en 1947.

Ma mère, Estelle Degen, née Goldmer, naquit à Nancy en 1928. Ses parents, juifs polonais, se sont installés en France au début du siècle, fuyant le sport national qu'on appelle pogroms. Elle est donc, comme moi, française immigrée de la deuxième génération. Sa mère, Sara Goldmer, née Steinbuch, oublia qu'elle n'était pas si française que ça, et sortit sans porter son étoile jaune. Dénoncée, elle partit pour Auschwitz en 1942 d'où elle ne revint pas.

Mes parents, s'ils ont parlé de cette période devant moi, ne m'ont rien dit des émotions qui ont pu baigner leurs adolescences respectives.

Intériorisées de la sorte, il n'est pas douteux à mes yeux que ces émotions me constituent en partie et puissent, à la moindre occasion, s'exprimer dans mon comportement. Tel je suis.

Et tel je vous propose maintenant ce chapitre intitulé « Guerres » où vous ne serez pas surpris de sentir parfois cette colère ou cet enthousiasme qui amèneront certes de la vie à l'exposé mais nuiront peut-être à son *objectivité scientifique*.

Il sera temps, une fois Guerres achevée, de dire ce qu'on peut penser, en 2009, de la notion floue d'*objectivité scientifique*.

*

5°/ GUERRES.

L'« ordonnance de Tibère » traverse toute l'histoire de la Médecine. Elle décrète que tout homme arrivé à l'âge de trente ans doit être son propre médecin. Reprise par Montaigne et Descartes, elle exprime que « quiconque avait vécu vingt ans se devait répondre des choses qui lui étaient nuisibles ou salutaires et se savoir conduire sans médecine ». À la fois, elle questionne l'homme sur son usage de la médecine et donne un cadre et un objectif aux médecins. Un cadre, car elle met en avant les notions d'hygiène et de prévention, sous-entendant qu'une vie saine est seule à même de permettre à l'homme de conserver la santé. Un objectif qui devient ainsi, concourir à l'autonomie de l'homme en l'aidant à se mieux connaître et à adopter les comportements et régimes qui sont bons pour lui. Ce n'est que très récemment qu'on a pu noter que cette pensée se retrouve finalement dans l'usage de l'auto-médication, usage lié à une méfiance certaine et croissante à l'égard de la médecine moderne, ce qui n'était pas le but. Si on en est là aujourd'hui, c'est peut-être qu'il y a eu un certain brouillage au niveau des idées concernant la médecine, brouillage que je vais tenter humblement de clarifier ici.

Dans une conférence donnée en 1978 à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg à l'occasion du centenaire de la mort de Claude Bernard, Georges Canguilhem indique que 1878 est également l'année où le médecin-général Charles Sédillot invente un mot consacré plus tard par Émile Littré dans le *Dictionnaire de Médecine*. « *Ce mot est microbe, appelé à la fortune que l'on sait chez les savants et dans le public, car il est plus que l'identification d'une réalité jusqu'alors mal cernée, il est l'instigation d'une nouvelle attitude scientifique, sociale et politique, de l'homme confronté à ses maladies* ». Pour nous, vétérinaires, 1878 est également l'année d'une refonte complète des chaires d'enseignement à l'intérieur des Écoles Nationales Vétérinaires, en particulier d'un émiettement de la chaire jusqu'alors principale, l'Anatomie, qui perd la Physiologie. Quelques années plus tard, elle perdra aussi l'Histologie et l'Anatomie Pathologique. Le fait que cette séparation s'opère l'année même de la mort de Bernard nous donne l'idée d'un lien puissant entre la recherche bernardienne et la profession vétérinaire. C'est le cas effectivement. Dans les années 1840-1870, la recherche expérimentale en médecine trouve un écho profond chez ceux de nos anciens qui sont à la pointe du progrès. Il s'opère là une remarquable marche en avant qui doit mener à une reconnaissance effective de la profession chère à Bourgelat. Mais il existe un sacré fossé entre les contributions des vétérinaires à la science naissante, qui leur vaut l'entrée dans les Académies, et les préjugés qui s'attachent à la réalité « animale » de leur pratique. Ainsi Gambetta, à l'Assemblée Nationale, pour discréditer des opposants, les traite publiquement de « parti de sous-vétérinaires ». C'est la grosse insulte. Tout cela va changer avec l'avènement de Pasteur, littéralement « porté » (bien avant le corps médical) par une partie des vétérinaires qui voient là, indépendamment de toute conception scientifique, l'occasion historique de viser dans la société une place dont ils pensent qu'elle leur revient de droit. Ce qui sera chose faite avant la première guerre mondiale. Car sinon, sur les plans scientifique et philosophique qui nous intéressent, les vétérinaires sont très partagés quant à la « théorie des germes » du chimiste jurassien. L'école de Lyon, derrière Auguste Chauveau, reste globalement fidèle à Claude Bernard. L'école d'Alfort, derrière Henri Bouley, est très tentée par l'aventure pastorienne. C'est la guerre.

Parce que les théories pastorienne posent quand même un gros problème vis à vis du positivisme, qui est toujours à cette époque le symbole de l'espoir de l'homme en des temps meilleurs. En déterminant un élément (le « microbe » bientôt), cause des maladies, Pasteur éloigne la Médecine du concept d'autoguérison hippocratique. Que devient en effet l'« allié dans la place » dans cette nouvelle situation ? Il redevient motif à discussion, et finalement s'efface devant une réalité plus crue. D'un point de vue pratique, il y a progrès c'est sûr, puisque avérer l'ennemi permettra, nous allons voir comment, de prévoir et planifier des stratégies thérapeutiques. D'un point de vue conceptuel, il s'agit là, sans autre explication, d'une régression. Claude Bernard va donc s'opposer de toutes ses forces à cette théorie, c'est à dire armé, cela seuls les ostéopathes peuvent l'affirmer ainsi, de ses propres préjugés au sujet du couple nerveux/circulatoire. Canguilhem note : « *Si [Claude Bernard] a approuvé la réfutation pasteurienne de la théorie des générations spontanées, il n'a pas réussi à entrevoir la fécondité théorique de l'application thérapeutique éventuelle de la théorie des germes. Pour comprendre rationnellement les phénomènes de l'infection et de la contagion, il fallait n'être pas obsédé par la conviction dogmatique que toutes les maladies sont d'origine nerveuse. S'il est exact, à la rigueur, que, comme le disait C. Bernard, les nerfs ont une action sur les maladies infectieuses, il vaudrait mieux pour lui n'avoir jamais écrit : « Une paralysie nerveuse peut produire une maladie septique. » En cette matière, le type de rationalité physio-pathologique conduit à une explication des symptômes, mais c'est Pasteur et Koch qui ont mis en œuvre le type de rationalité capable de résoudre les questions d'étiologie* ».

À l'inverse, insister, comme font tous les ostéopathes depuis Still, sur la primarité du circulatoire sur le nerveux, permet de mettre en avant le phénomène de nutrition, contenu dans la théorie du *Blood Seed*, en français, l'*ensemencement sanguin*. C'est aussi un moyen très sûr d'éviter la guerre.

*

À PROPOS DU BLOOD SEED

Still nous dit : la nourriture « atomisée » dans l'intestin est véhiculée dans le sang, où elle prend le nom de « blood seed ». Il s'agit de particules minuscules qui, arrivées au poumon, atteignent leur forme « finale ». Véhiculées ensuite à la périphérie, elles se construisent en tissus, sous la direction du système nerveux, qui les fait devenir là un os, ici du cartilage, là encore un viscère ou un muscle. Still ne nous dit pas si la particule fondamentale du « blood seed » existe de toujours et n'est que « rajeunie » par l'apport nutritif intestinal, ou si elle est une création « de novo ». Grâce à cette théorie, Still peut envisager un principe pathologique simple : l'obstruction artérielle et nerveuse affame, paralyse, désorganise les tissus. Le rétablissement de la libre circulation neuro-vasculaire les normalise complètement, puisque les nerfs connaissent la forme « idéale » du tissu, et ne savent faire qu'une chose, lorsqu'ils peuvent fonctionner sans entraves : donner cette forme idéale.

Cette théorie qui remonte aux « atomistes » grecs, fut, au XVIII^{ème} siècle, considérablement transformée par la philosophie Leibnizienne où la particule élémentaire n'est autre que la « monade » douée de structure et d'intelligence.

Chez Still, on la rencontre en fait à l'état « fruste » car cet auteur n'en a besoin que d'une partie, celle qui confirme ses hypothèses de travail. Dans sa forme plus élaborée, on la rencontre chez deux auteurs : Théodor Schwann et Antoine Béchamp.

Linné en fait la première formulation théorique, elle prendra le nom de « théorie de la préexistence des germes ».

Cet auteur, observant la fixité morphologique de toutes les espèces dans le temps, suppose qu'il existe à l'origine de chaque être un germe spécifique qui va se développer pour atteindre sa taille maximale, tout en contenant en lui d'autres germes identiques, qui vont à leur tour se développer.

Chaque être est donc une sorte de « poupée russe ». Dans le monde animal, cette théorie modifiée prendra le nom de théorie des « blastèmes » (Schwann puis Raspail)

Elle explique ainsi la naissance des cellules : les substances organiques liquides ou semi-liquides ont la propriété de se cristalliser puis d' « absorber » en leur sein substances gazeuses et liquidiennes. Ce phénomène d'absorption les distingue des cristaux minéraux où il n'y a que juxtaposition.

Ces cristaux forment initialement le nucléole, qui va après croissance donner le noyau, celui-ci va s'entourer d'une vésicule qui va progressivement s'éloigner du noyau, au fur et à mesure du remplissage de l'espace situé entre le noyau et la paroi de cette vésicule. Ainsi naît la cellule.

Antoine Béchamp proposera la théorie des « microzymes ». Cette théorie remarquable propose de voir comme élément le plus petit du vivant, une particule douée de propriétés enzymatiques qu'il appelle « microzyme ». Ces petites particules sont le fondement de tous les processus vitaux. **Ils peuvent aussi indifféremment se transformer en cellules normales qu'en microbes.** Pour Béchamp – avec Claude Bernard et contre Pasteur –, le milieu est tout, le microbe n'est rien. Nous créons en quelque sorte nos microbes « sur mesure » ; à chacun sa pathologie, selon l'association des microzymes qui est toujours particulière à chaque être, et qui est le reflet unique de son terrain.

*

On ne refera pas l'histoire, on peut juste noter que, malgré toute sa méfiance, Claude Bernard n'a pas su éviter les a priori qu'il condamnait dans sa méthode. Sa vision « physiologiste », pour aussi féconde qu'elle ait pu être depuis ses premiers travaux, son idée primaire de reléguer l'Anatomie dans l'armoire aux souvenirs, l'ont en fait privé de la seule façon concrète de s'opposer à Pasteur. Il ne peut donc empêcher cette grosse entorse faite au Vitalisme primitif de la Médecine. Comment désormais continuer à prétendre qu'il y a un « allié dans la place » quand on sait que les pires maladies sont dues au développement d'agents pathogènes par eux-mêmes, et ceci sans l'avoir jamais réellement prouvé ? (une vraie preuve consisterait par exemple à visualiser l'apparition de ces agents pathogènes au sein d'un organisme vierge de tous germes, sans oublier de considérer toutes les conditions qui entourent cette apparition). Il n'est pas de mon propos de réfuter la scientificité des découvertes en médecine depuis Claude Bernard, car, en toute confiance, elles ont dû être réalisées en accord avec la méthode expérimentale chère à son auteur, juste de noter qu'elles ont été réalisées dans un contexte guidé par la réfutation implicite des principes hippocratiques, et en particulier du plus fondamental d'entre eux, i.e. l'autoguérison.

Dans ce nouveau contexte, Bergson, par exemple, pourra déclarer que, désormais, science et philosophie devront cheminer côte à côte, Ernest Renan, dans son discours de réception de Louis Pasteur à l'Académie Française en 1882, pourra dire : « *la critique historique a ses bonnes parties. L'esprit humain ne serait pas ce qu'il est sans elle, et j'ose dire que vos sciences, dont j'admire les résultats, n'existeraient pas s'il n'y avait, à côté d'elles, une gardienne vigilante pour empêcher le monde d'être dévoré par la superstition et livré sans défense à toutes les assertions de la crédulité* », toutes ces belles paroles s'effaceront devant la réalité. Et la réalité, du moment où s'étale la théorie des germes jusqu'à aujourd'hui, c'est la guerre.

Construit-on des armes parce qu'il y a la guerre, ou y a-t-il la guerre parce que l'on construit des armes ? Quand j'examine la façon dont la théorie pastorienne s'est imposée sans partage, je crois que cette question absurde mérite d'être posée. En effet, le passage du XIX^{ème} au XX^{ème} siècles se caractérise par le développement de la société industrielle que nous connaissons bien de nos jours. Dans la perspective industrielle, la théorie a tendance à s'effacer devant la technologie. Ce qui l'oppose, là encore, à la pensée grecque qui reconnaissait la théorie comme but à la connaissance et se méfiait de la *praxis*, la pratique. Ceci pour une raison simple : la théorie est illimitée, alors que, *tout ce qui existe matériellement étant essentiellement limité, cette praxis, action de l'homme sur la matière, est elle aussi conçue comme limitée*. D'accord, c'est peut-être limité mais ça marche. Alors ôtez-vous du chemin avec vos *théories*, vous ne voyez pas qu'il y a urgence ? Qu'il y a la guerre ? Et avec elle, la logique d'une médecine se proposant de lutter contre l'ennemi intérieur apparaît incontestable. Il ne faudra pas attendre longtemps, une trentaine d'années à peine, pour que les moyens d'agir contre ces parasites nous soient donnés. Canguilhem : « *À l'intersection des techniques de coloration des préparations micrographiques en pathologie cellulaire et des techniques d'immunisation sérique expérimentées par von Behring et Roux, Ehrlich a inventé la méthode qui consistait, selon ses propres termes, à viser les germes par variation chimique (« zielen lernen durch chemische Variation »)... depuis lors, la biochimie exploite l'idée que la combinaison chimique spécifique entre antigène et anticorps est une relation du type agression-riposte. Que la riposte efficace n'élimine pas définitivement l'agresseur et l'excite en quelque sorte à riposter lui-même par des mutations spécifiques, les phénomènes de résistance aux antibiotiques en portent témoignage. Est-ce un hasard si Ehrlich, disciple de Koch, et Metchnikoff, disciple de Pasteur, en rapports de correspondance, et en partage de célébrité – le prix Nobel leur fut décerné conjointement en 1908 – ont pu inviter par leurs travaux à poser la question de la lutte des hommes*

contre leurs maladies en termes scientifiquement valorisés par le type darwinien de rationalité biologique ? » C'est bien ce que je veux dire. En 1908, on peut encore admettre que le monde scientifique n'ait pas assimilé les leçons d'Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, dont j'ai cité des extraits au chapitre précédent, ayant été publié l'année précédente. Et donc continue de considérer que les théories darwiniennes représentent la référence en matière d'Évolutionnisme. Mais aujourd'hui ? Aujourd'hui comme hier, il y a la guerre. Et, de Bergson, il nous restera toujours *Le Rire*.

Qui dit guerre dit blessures de guerre ; grosses blessures de guerre même, la science Balistique, elle aussi fondée sur le modèle des sciences expérimentales a encore progressé depuis la Guerre de Sécession cinquante ans plus tôt. Cela fournit *matière* aux premières applications pratiques de la théorie des germes. Les progrès sont fulgurants. Avant ou après Pasteur sont deux âges bien distincts de la Chirurgie. L'utilisation de l'éther comme anesthésique à partir de 1846 avait déjà, selon l'expression d'un chirurgien de l'époque « délivré notre métier pour toujours de son horreur », l'asepsie fait entrer la Chirurgie dans l'ère du résultat prometteur. La Médecine entre alors dans une période paradoxale qui atteint de nos jours sa plénitude. D'un côté, Elle peut se présenter comme une Amazone dans sa Croisade contre les ennemis de la santé de l'homme, de l'autre, ne pouvant plus s'appuyer sur l'optimisme de base issu d'Hippocrate dont Elle s'est coupée, Elle doit faire face à ses échecs et verse dans un fatalisme qui dessert son objet ; d'autant plus que l'embrouille touche principalement les patients, leur faisant perdre la confiance, préalable maintes fois noté de toute relation thérapeutique fructueuse. De plus en plus, la « définition de la vie » de Bichat impose son « bon sens ». La question du résultat, la notion d'efficacité thérapeutique, sont devenues le centre de toute réflexion au sujet de la Médecine. Et c'est là qu'intervient la Statistique. D'autres que moi ont su relever l'opposition farouche qu'a exprimée Claude Bernard envers l'utilisation de statistiques en Médecine. Ceci est à rapprocher de sa méfiance à l'égard de la notion de santé publique. Or, si l'on doit aujourd'hui admettre que cette notion soit devenue incontournable par le fait même du développement de nos sociétés, à mon sens, on ne pointe pas suffisamment le fait que **derrière le probable s'efface le possible**. Le concept d'autoguérison n'est pas, n'a jamais été, une vision idéale de la nature qui pousserait finalement l'homme à s'en remettre à la divine providence, je crois l'avoir montré. Il est l'expression rationnelle d'une réalité que tout le monde peut apercevoir et dont le médecin doit se pénétrer pour sa propre santé. Parmi les aphorismes que nous a légués le maître grec, on n'oubliera jamais celui-ci, « *Tous les malades traités ne guérissent pas. Quelques malades guérissent sans médecin* », car il nous trace les limites de l'action médicale. Il nous place surtout dans une perspective où les mots *miracle* ou *cataclysme* n'ont plus cours en médecine. Et nous définit la guérison simplement comme une *possibilité*. C'est non seulement pas mal, mais aussi le mieux qu'on puisse attendre rationnellement. Alors, il faut sérieusement s'interroger sur le fait de savoir si les *probabilités* de mortalité ou de morbidité dont ils se trouvent abreuvés n'éloignent pas systématiquement le médecin et surtout le patient des *possibilités* de guérison que le corps recèle. Poser cette question et observer la réalité qui nous environne, c'est déjà à mon sens y répondre par l'affirmative.

Mais qu'y faire ? Car il y a les guerres, il ne faut jamais l'oublier. La contestation médicale, issue de la médecine parallèle comme *on* l'appelle, a fâcheusement tendance à se déplacer sur le terrain de la médecine devenue sociale. Elle n'y gagne là aussi que le conflit. Si *on* fait ça, c'est peut-être qu'*on* passe à côté de l'essentiel. Canguilhem note : « *Du jour où l'on a dénommé santé ce qu'auparavant on appelait la condition physique et morale d'une population, la santé a été perçue dans ses rapports avec la puissance économique et militaire d'une nation. La santé des individus n'est plus seulement, selon la définition de Leriche « la vie dans le silence des organes », elle est la vie dans le bruit fait autour des statistiques fondées sur des bilans. Corrélativement, le corps médical est devenu un appareil d'État. Cet appareil est chargé de jouer, dans le corps social, un rôle de*

régulation analogue à celui qu'était censée jouer la nature dans la régulation de l'organisme individuel. On comprend ainsi que la rationalité de la recherche dans la cité scientifique médicale puisse être occultée par la rationalisation de la pratique médicale dans la société civile. Dans la propagande actuelle pour une démedicalisation de la société on confond la déraison d'un pouvoir et l'irrationalité de la recherche. S'il y a déraison c'est dans la tendance à considérer le pathologique non plus comme déviation du physiologique dans l'individu mais comme déviance dans le corps social »

Mais ce qui m'intéresse c'est ce qu'est devenue l'« ordonnance de Tibère » dont il a été question au début de ce chapitre. Comment ne pas reconnaître que ce sont **les conditions socio-politiques** faites à l'homme du XX^{ème} siècle qui ont rendu pour l'instant cette ordonnance totalement caduque dans son sens profond, mis à part certains privilégiés dont j'estime d'ailleurs faire partie ? Comment ne pas voir que, dans le monde secoué de conflits où nous vivons, **la lutte pour la survie** tient encore une place prépondérante, que ce soit dans les régions appauvries où la vraie guerre fait rage ou dans le monde « civilisé » où une autre forme de guerre, indirecte mais non moins destructrice, a cours ? Comment ne pas réaliser l'effroyable logique d'**une vision pseudo-darwinienne** qui, dans ce contexte, répond bien à la réalité vécue par la majorité d'entre nous, mais n'apporte rien de plus quant à la compréhension de la vie sur notre planète, le but d'une vraie science de l'Évolution, non ? Nous créons nous-mêmes la misère puis nous jugeons de l'humanité comme si cette misère était inhérente à sa condition, en référence aux temps préhistoriques où il s'agissait, pour l'homme, de trouver sa place au milieu d'une nature essentiellement hostile. C'est là, dans ces absurdités logiques, que je retrouve des éléments rappelant les origines du déterminisme de Claude Bernard. Je cite là encore Canguilhem :

*« Dans la leçon qu'il consacre à la vie et aux travaux de Magendie, en tête des Leçons sur les substances toxiques et médicamenteuses (1857), Cl. Bernard nous apprend que le maître dont il occupe la chaire et continue l'enseignement « puisait le sentiment de la véritable science » auprès de l'illustre Laplace. ... Le déterminisme ce n'est pas pour Laplace une exigence de méthode, un postulat normatif de la recherche, assez souple pour ne rien **préjuger** de la forme des résultats auxquels il conduira, c'est la réalité même, achevée, coulée ne varietur dans les cadres de la mécanique newtonienne et laplacienne. »* J'inclus ici Bergson décrivant la pensée de Laplace : *Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'Analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir, comme le passé, serait présent à ses yeux. »* Je retrouve Canguilhem : *« On peut concevoir le déterminisme comme ouvert à d'incessantes corrections des formules de lois et des concepts qu'elles relient ou bien comme clos sur son contenu définitif supposé. Laplace a construit la théorie du déterminisme clos. Claude Bernard ne le conçoit pas autrement. »*

On commence à mieux comprendre pourquoi et comment le radical changement de point de vue permis par Einstein n'a encore rien produit en médecine cent ans plus tard. Un mathématicien de cette époque, Whitehead, remarquait : *« Les sciences se font des emprunts mutuels mais ne s'empruntent généralement que des choses vieilles de trente ou quarante ans. Ainsi les présuppositions de la physique de mon enfance exercent aujourd'hui une influence profonde sur la pensée des physiologistes. »* On a même vu au chapitre 2 qu'il s'était passé 85 ans pour qu'une découverte anatomique soit féconde en physiologie. Alors il est juste *temps* peut-être. Plus de cent ans se sont écoulés depuis qu'Einstein et Whitehead ont vu le monde avec *relativité*. Il est *temps* d'ouvrir le déterminisme de Laplace. Seulement ainsi paraît pouvoir être éclairée et freinée la Génétique. Il semble que cette Science représente tout l'espoir de la Médecine. Dans l'état actuel de

la pensée médicale, c'est malheureusement tout le contraire, et cela aucun Comité d'Éthique n'y pourra jamais rien faire. Car je ne parle pas des dérives de l'acte médical permises par la Génétique, je parle de **toute la recherche** en Génétique. Celle-ci ne peut amener à une riche conception du monde que si elle s'inspire de toute la pensée évolutionniste, en particulier celle de Bergson. Sinon, elle s'appuie implicitement sur une vision hiérarchisée du monde qu'aucune découverte décisive ne vient justifier et qui porte en elle tous les germes de la guerre perpétuelle dont les penseurs des Lumières et les philosophes positivistes cherchaient à nous éloigner.

Proudhon oppose comme exemple de couple d'antinomies Travail et Guerre. Le Travail, série organisatrice d'un ordre constructif, qui crée une unité d'association et catalyse les solidarités ; source du progrès intellectuel, le travail est signe et source de tout progrès moral et social. La Guerre, série organisatrice d'un ordre destructif, qui crée une unité de compétition et magnétise les antagonismes ; la guerre, qui, dans sa forme actuelle n'est qu'une *variété du cannibalisme et du sacrifice humain*, est également le principal moteur de l'évolution des sociétés et une révélation de la Justice. Voilà ce qu'on appelle un couple d'antinomies qui s'opposent et se complètent. Il en va de même avec Médecine et Ostéopathie.

La Médecine, à laquelle il n'est pas besoin d'ajouter un qualificatif, s'est développée dans un sens très clair qui a tourné le dos à la Science qui lui a donné le jour. Le risque qu'elle prend de définitivement devenir une Religion est balancé par l'intensité des recherches qu'elle produit sur les causes de la mort et les remèdes qu'elle induit. L'Ostéopathie s'intéresse à la Vie. Toute son action est guidée par elle, car elle a conservé toutes ses racines sans que cela ne l'empêche d'avancer. En agissant elle aussi s'oppose à la mort mais en poussant sur la vie. C'est l'autre sens. On ne peut qu'espérer qu'après l'avoir reconnue, la Médecine prenne juste la peine de connaître l'Ostéopathie. Qu'on nous foute la Paix, s'il vous plaît.

*

6°/ ANKLÄRUNG : ESPOIR D'UN ÂGE ADULTE POUR LA MÉDECINE.

...la main qui guide le pinceau, au moment précis où l'esprit commence à élaborer des formes, a déjà trouvé et réalisé ce qui le hante et, en fin de compte, l'élève ignore si c'est la main où l'esprit qui a combiné l'œuvre.

Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc. E.Herrigel.

Nombre d'historiens placent le début du vingtième siècle en 1914. Cette entorse à la stricte rationalité des chiffres exprime une vision sociologique de l'Histoire. La réalité phénoménale ici s'impose. La Grande Guerre (celle que j' préfère...) a plus profondément transformé la Société et la vie des Humains la composant que le Réveillon de la Saint-Sylvestre 1900-1901. C'est un fait.

De même, la fin de la parenthèse Napoléonienne en 1815 annonce le dix-neuvième siècle, scientifique, romantique et industriel, et la mort du Roi Soleil en 1715, le siècle des Lumières (il est mort, le Soleil ?).

C'est pourquoi, à l'orée de l'année 2009, je crois toujours possible de postuler les conditions de début du vingt-et-unième siècle. Ce serait un siècle sans Guerre, finalement ininterrompue depuis 1914 pour peu qu'on occupe le point de vue de la Terre dans son ensemble.

Ce ne serait que Justice, en réalité, après toutes ces morts indues. Dans quelles perspectives s'y développerait la Médecine ?

A/ CHIRURGIE

Avant d'envisager directement des réponses à cette question, il convient d'examiner quelle reste la perspective actuelle de la médecine moderne, à la toute fin, donc, de ce siècle de Guerre. Pour cela, il nous faut nous intéresser de plus près à l'Histoire de la Chirurgie. C'est une histoire paradoxale à plus d'un titre dont la situation présente témoigne, situation qui n'aurait pu être envisagée il y a quelques siècles qu'au prix d'une imagination quasi-prophétique. Comment en effet prévoir que les chirurgiens bannis d'hier, très bons matériaux des bûchers médiévaux, deviendraient les chefs de file de la médecine moderne ? Et en quoi cela constitue-t-il un progrès pour cette même médecine ?

L'Histoire de la Chirurgie est restée pendant longtemps lettre morte. Armés de trop peu d'Anatomie, les Anciens – c'est à dire dans ce cas, d'Hippocrate jusqu'à la Renaissance – n'avaient que peu de chances d'éviter le carnage témoignant des balbutiements de l'art chirurgical. La description de la « circulation sanguine » par Galien (voir chapitre 2) ne permettait pas une utilisation raisonnée du scalpel, et les résultats des opérations tentées dans ces temps antiques et médiévaux furent pour le moins aléatoires.

L'Église, dans nos régions occidentales, avait la mainmise sur tout ce qui touchait au corps humain. En clair, Elle interdisait de pratiquer des dissections, seules capables, des siècles plus tard, de faire s'effondrer le « dogme galénique » et de fonder en raison l'Anatomie. On aperçoit les conséquences de l'extrême dureté de ces conditions politiques. Le chirurgien d'avant le seizième siècle — le barbier — naviguait en plein brouillard. Pour certains, cependant, la brume se dissipa beaucoup plus tôt que pour d'autres. Les onzième, douzième et treizième siècles virent ainsi évoluer, autour de la Méditerranée, à la suite de personnages tels que Rhazès, Avicenne, Averroès et Maïmonide, une médecine tolérée ou même favorisée par des souverains plus éclairés, qui ne craignit pas de s'opposer à la version fixe promulguée par Rome. La Science issue des Grecs tenait là sa tête de pont.

Là, des dissections furent réalisées et la recherche ne cessa pas. Et, trois cents ans avant Cerveto et Vésale, Ibn-Al-Nafis remit en question Galien en affirmant qu'il n'y avait rien d'autre dans les vaisseaux pulmonaires que du sang. L'air vivifiant de la Méditerranée venait de faire s'évaporer le *pneuma*.

On avait là les prémisses de la réalisation d'un rêve ancien : connaître, soigner et pouvoir vraiment guérir l'Homme. Même dans le système autoritaire qui prévalait en Europe jusqu'à la Renaissance, ces idées nouvelles se répandirent. Ainsi comprend-on mieux le véritable bond manuel et conceptuel que représentent la découverte et l'utilisation des ligatures par Ambroise Paré, le père de la chirurgie moderne. Ambroise Paré se rendit utile, ô combien. Tellement indispensable que, lui-même protestant au milieu des Guerres de Religion, il fut caché par le roi catholique Charles IX durant le Massacre de la Saint-Barthélémy. Grâce à Paré et à ses précurseurs arabo-judéo-andalous, c'était désormais acquis : les chirurgiens-barbiers, même incultes et ignorants du latin, rassuraient les puissants par leur présence, bien plus que les médecins savants, qui, au même moment et pour longtemps encore, pataugeaient. Carnages, résultats aléatoires, naviguer en plein brouillard, patauger, voilà alors une grande partie de l'histoire de la Médecine. C'est ce qu'allait progressivement chasser du décor la Chirurgie.

Ce qui s'élabora après Paré était un changement complet dans la hiérarchie des valeurs. Dans un premier temps, ce fut la prise de pouvoir de l'Anatomie. Tous les grands noms ou presque de la Médecine du XVII^{ème} au XIX^{ème} siècle furent d'abord des anatomistes. Ils opéraient, c'est une chose, et surtout disséquaient les morts, apprenant ainsi à comprendre comment fonctionne — et donc dysfonctionne — le corps humain.

Les deux principaux progrès dans les domaines de l'anesthésie et de l'asepsie — résumés dans cette phrase tirée du chapitre 5, « *L'utilisation de l'éther comme anesthésique à partir de 1846 avait déjà, selon l'expression d'un chirurgien de l'époque « délivré notre métier pour toujours de son horreur », l'asepsie fait entrer la Chirurgie dans l'ère du résultat prometteur.* » — induisirent la révolution dans l'attente de l'Homme vis-à-vis de la Médecine, notée par Canguilhem lorsqu'il dit : « *L'activité du médecin... est devenue une exigence de l'homme qui refuse le mal.* » Progressivement, la vision de la Médecine changea. En vérité, le progrès consistait à accueillir la Chirurgie en son sein. Ce n'était là que bon sens, puisqu'elle n'en était exclue que pour des raisons dogmatiques, rien à voir avec ses propres concepts. Qu'elle en devienne la figure de proue, après tout pourquoi pas ? Si l'on veut observer ce fait avec indulgence, on pourra se dire que c'était donner à l'Anatomie la première place qui lui revenait de droit. Ce n'est pourtant pas que cela qui s'est réalisé sous nos yeux. À la place, on assista à l'actualisation de deux faits apparemment contradictoires : de la pratique de la Chirurgie, on mit en avant l'illusion du résultat parfait (voir le sens pris par l'adjectif « chirurgical » dans le langage moderne de la Balistique), et quant à l'Anatomie, elle se trouva définitivement reléguée derrière la Physiologie, c'est là l'héritage de Claude Bernard (voir section suivante). Or, sur quelle connaissance s'appuie d'abord le chirurgien pour prétendre à la perfection ? Et que vient faire ici l'idée de perfection, alors qu'on parle de la vie ? Le 3 décembre 1967, fut réalisée par le Dr Barnard la première greffe totale de cœur chez l'homme. J'ai le souvenir personnel des titres des journaux du lendemain. Leur grosseur ne fut peut-être égalée, un peu plus de dix-huit mois plus tard, que lorsque l'homme marcha sur la Lune. D'un coup, aux yeux du public le plus large, tout sembla pouvoir donc devoir être guéri. Même le cœur, si d'aventure celui-ci montrait de graves signes de faiblesse, pouvait être changé. Pensez donc, qu'était-ce là sinon le signe que la mort reculait pour de bon ? Ce qu'on omet de dire ici, je le trouve résumé dans cet aphorisme cruel et non dénué d'humour carabin : « L'opération a réussi, malheureusement le malade n'a pas survécu ». (D'ailleurs Louis Washkansky n'a vécu que 18 jours avec la prothèse cardiaque posée par le Dr Chris Barnard)

Observons la réalité crue, en vétérinaires : ce que sait le chirurgien, travailleur manuel, c'est juste ce qu'il a fait. C'est beaucoup mais ce n'est pas tout, car ce que l'opéré, une fois refermé, en fera, n'appartient qu'à ce dernier. Cela était vrai il y a deux mille ans, cela restera vrai de tout temps, sauf à postuler que l'Homme doive évoluer hors de la Nature. Nous sommes là, encore une fois, devant l'application radicale du concept d'autoguérison hippocratique. Comme nous l'avons vu plus haut, l'autoguérison ne présume pas du résultat de l'intervention médicale en affirmant une quelconque obligation de ce même résultat. Elle promet juste que, quelles que soient la nature et le sens de cette intervention, l'organisme traité réagira au mieux, en fonction de ses capacités du moment. Ni plus ni moins et c'est déjà bien. Que l'opération pratiquée ne soit finalement pas bien indiquée, que la raison profonde du dysfonctionnement ainsi traité persiste, ou bien pour quelque raison inconnue que ce soit, il reste possible que la guérison espérée ne se produise pas. Et cela, malgré tous les efforts de cet organisme, dont on est toujours sûrs qu'ils seront optimaux, l'instinct de survie n'étant pas discutable, je le rappelle. On ne peut se prévaloir, en vérité et quel que soit le cas, que d'une probabilité de guérison, peut-être infiniment proche mais jamais égale à 100%. C'est ce qui fait toute la différence entre une activité ayant trait à la vie et une action sur la matière inanimée, à supposer que cela existe.

À ce point de l'exposé, il nous faut remarquer que l'évolution de la Médecine permise par la Chirurgie n'a pu évincer complètement la référence hippocratique. Dans les divers codes de déontologie des professions médicales, n'a jamais pu (ne pourra jamais ?) être inscrite cette obligation de résultats. À sa place, on affirme l'obligation de moyens, car celle-ci est, de fait, le seul paramètre que l'on puisse à peu près contrôler. Mais dans la réalité vécue de nos jours, on se rend bien compte de l'extrême fragilité de ces notions. L'exigence de l'homme qui refuse le mal, elle

aussi s'est radicalisée, et la multiplication des affaires judiciaires mettant en cause la pratique médicale témoigne d'un progrès qui n'en est finalement pas un. La Médecine n'a pas seulement mis à sa tête la Chirurgie, elle lui a emprunté cette vision pseudo-mathématique des choses touchant à la vie, ce rationalisme clos issu de Laplace entre autres, supposant par avance que telle affection, due précisément à telle cause connue, trouvera sa résolution parfaite dans l'élimination complète de ladite cause. La pratique de la chirurgie possède en effet un caractère particulier qui imprègne cette façon discutable de penser la médecine. En résumé, le chirurgien, pour opérer, circonscrit l'espace et abolit le temps. Le bloc opératoire représente un endroit coupé du monde, et même dans le cas d'une « chirurgie de campagne » comme en connaissent tous les vétérinaires ruraux ou comme en connut Andrew Still durant la Guerre de Sécession, les champs opératoires délimitent le lieu d'incision, lequel, correctement nettoyé, constitue un espace théoriquement aseptique. Ainsi, du moins le présume et l'espère-t-on, l'ouverture du corps du patient peut se réaliser au moindre risque. L'anesthésie, quant à elle, suspend le temps du patient, et c'est dans ce temps suspendu que s'effectue l'opération ; opération dont on sait que plus elle sera brève (plus le temps d'absence de l'opéré sera court), plus ses chances de réussite seront grandes.

La réalité de la Chirurgie tend donc à abstraire la réalité vécue par le patient, elle définit une parenthèse de vie pour ce même patient. La meilleure preuve étant que, généralement, celui-ci ne se souviendra de rien à son réveil. On aperçoit clairement comment le fait d'appliquer ces notions à la pratique médicale constitue un non-sens pour la Médecine. On peut surtout voir comment la théorie Pastorienne, ou plus précisément l'extrapolation déraisonnable car non-scientifique qui en a été faite, conduit inévitablement à une triste vision des choses qui n'a plus grand-chose à voir avec la Médecine. Dans une telle vision, aujourd'hui partagée par une proportion toujours grandissante d'humains (ce qu'on appelle le progrès ?), le temps se trouve découpé en tranches. On nomme bonne santé toute période vécue en l'absence de symptômes ou en présence de symptômes mineurs. Cet état persiste jusqu'à l'apparition de la maladie. Alors on « soigne » celle-ci, c'est-à-dire on la combat, et la disparition des symptômes de la maladie combattue marque la « guérison ». On revient alors à l'état de bonne santé initial. Jusqu'à la prochaine fois.

Dans le cas d'une maladie chronique, on observe, c'est vrai, une certaine continuité mais, cette fois, au « profit » de la maladie. L'être vivant en question s'appelle désormais « le malade » (on dira : Monsieur Untel, diabétique, Madame Chose, fibromyalgique, Rex, insuffisant cardiaque, Tornade, coliquarde), on institue un traitement à vie... jusqu'à la mort, et on passe son temps à mesurer la probabilité de la survenue de celle-ci, un peu comme à la roulette au casino, en fonction de données passées. Du point de vue de la médecine moderne, la vie semble devenue une sorte de martingale. Nous vivons alors dans l'irréalité la plus complète. La continuité temporelle vécue par l'humain ne trouve plus aucun écho dans le temps discontinu subi par le patient. Et cela, d'autant plus que l'optimisme médical, à son apogée fin 1967, n'aura pas survécu à l'année 1983. C'est cette année-là, en effet, que l'on découvrit la responsabilité d'un virus de type jusqu'alors inconnu dans le Syndrome d'ImmunoDéficiency Acquis. S'ouvrit alors cette période que nous vivons aujourd'hui où la « Science » se trouve mise en échec par de tous petits éléments agressifs et changeants, de véritables mutants qui semblent s'évertuer, pour notre plus grand mal, à développer de nouvelles stratégies de destruction massive. Prions, mes frères... Ce fut un choc durable dont nous ne serions apparemment pas prêts de nous relever. Car, en outre, les cancers se sont propagés à une telle échelle qu'ils sont devenus des éléments constitutifs de la vie (ou de la mort) dans nos sociétés. Doit-on encore parler de progrès lorsque des maladies rongeantes en elles-mêmes deviennent facteurs de l'angoisse qui ronge des humains passant l'essentiel de leur temps à redouter leur apparition ? Quelle devient alors la véritable cause des maux dont souffrent ces mêmes humains ou les animaux dont ils ont la charge ?

Nous revenons ainsi au début de ce paragraphe consacré à la Chirurgie. Nous avons convenu d'examiner la perspective actuelle de la médecine moderne. Celle-ci a donné sa réponse à la question précédente. Depuis Pasteur, les progrès de la Microbiologie, puis de l'Immunologie, la découverte de l'ADN surtout, tout ceci l'a conduite à privilégier la recherche de gènes responsables des maladies et d'en programmer la suppression *in utero*. Traduction : Si l'homme (ou l'animal) va mal, ça doit être qu'il est mal foutu. CQFD. Cette voie, j'ai déjà eu maintes fois l'occasion de l'exprimer, ne saurait être assimilée par l'ostéopathie d'Andrew Still. Du coup, la subordination de l'ostéopathie à la médecine ne s'entend qu'au prix d'une trahison de l'ostéopathie à l'égard de ses propres fondements. Voilà. Ça, c'est dit.

Heureusement, tout n'est pas si obscur. De même qu'Hippocrate survit encore un tout petit peu à travers le serment prêté par les futurs médecins et vétérinaires, Claude Bernard n'a pas été totalement oublié. Si ses mises en garde philosophiques sont largement oubliées depuis sa « défaite » contre Louis Pasteur, la recherche en Physiologie fidèle à sa Méthode Expérimentale n'a pas été abandonnée, loin s'en faut. Cette recherche, si on la suit dans certains recoins, permet déjà de donner corps au concept d'autoguérison, en modernisant très nettement l'appréhension.

B/ HOMÉOSTASIE

La recherche en Physiologie initiée par Claude Bernard présente en effet l'intérêt de mettre à jour le fonctionnement des organismes vivants en s'appuyant sur une méthodologie constante et éprouvée. Depuis les travaux sur le métabolisme des sucres, les progrès techniques réalisés dans les diverses procédures analytiques ont permis d'éclairer une infinité de phénomènes, jusqu'aux plus infimes, concourant à la naissance, à la croissance et à la régulation des êtres vivants.

Cependant, il convient, à mon sens, de relativiser l'intention primaire de Bernard d'installer la Physiologie comme figure de proue de la recherche en Médecine. D'abord, Georges Canguilhem l'a montré dans les travaux détaillant l'œuvre du Grand Homme, les découvertes de Physiologie ont le plus souvent été déduites de la Pathologie. Par exemple, c'est bien l'étude du diabète sucré qui a permis d'établir les lois du métabolisme glucidique. Dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, on

a compris un fonctionnement en observant une panne. Ce fait vient, sinon annuler, du moins largement atténuer la « pureté » du raisonnement Bernardien. Du coup, la vision Stillienne d'accorder la primauté à l'Anatomie se pose bien là. Dans le raisonnement Stillien, la Physiologie, comme la Pathologie ou la Thérapeutique, demeurant des branches de l'Anatomie, nul besoin d'avoir recours à des artifices de langage pour instituer une ou des lois constantes. D'autre part, j'ai pu le constater lorsque, en 2000, je me suis lancé dans la rédaction de mon mémoire de fins d'études ostéopathiques intitulé : « Bases anatomiques et physiologiques de l'homéostasie et de l'autoguérison », la recherche en Physiologie semble aujourd'hui totalement dictée par la possible découverte de nouveaux médicaments. Elle est, de fait, à la remorque de la Thérapeutique (voire carrément de l'industrie pharmaceutique), qui, logiquement, devrait en dépendre. Si, d'un point de vue pratique, on progresse, force est de constater que le point de vue théorique n'y trouve plus son compte.

L'objectif de mon mémoire, que j'appellerais simplement aujourd'hui « Anatomie de l'autoguérison », était dirigé par cette interrogation : S'il existe réellement une capacité d'autoguérison, sur quelles structures l'organisme vivant peut-il s'appuyer pour envisager de l'actualiser à tout moment ? Autrement dit : Existe-t-il au sein des organismes vivants une ou des structures leur permettant de s'adapter en permanence à leur environnement et aux variations de celui-ci ? La réponse serait oui, je pense avoir correctement étayé cette hypothèse, une fois noté, dès

l'introduction, que les recherches dont je m'étais servi pour éclairer les rôles de la glande pinéale et de la neurohypophyse furent, pour la plupart, motivées par le désir Prométhéen de découvrir la panacée permettant de repousser la mort, voire de la faire disparaître. Cette vision précisément religieuse, mais d'une religion qui n'ose pas dire son nom, ne m'a pas empêché de délivrer une peinture de ce complexe « psycho-immuno-neuro-endocrinien. » En voici une vue d'ensemble :

La glande pinéale des mammifères est un organe endocrine situé dans le diencephale et capable de traduire les variations d'intensité lumineuse en terme de synthèse et sécrétion d'une hormone, la mélatonine, très proche de la sérotonine. Sa marche est axée sur la photopériode, c'est-à-dire la durée relative, tout au long de l'année, du jour et de la nuit. La mélatonine n'est jamais stockée ; aussitôt synthétisée, elle est mise en circulation. Que l'animal ait une activité diurne ou nocturne, cela se passe la nuit. C'est la durée et l'intensité de cette sécrétion qui représentent la traduction de l'information photopériodique. Pour simplifier, plus la nuit est courte, plus la sécrétion de mélatonine sera brève et peu abondante. La mélatonine est inhibitrice partout où elle agit. Il est ici question de contrôle et de régulation. Au cœur de l'hiver, sa sécrétion, maximale, ralentit l'organisme des mammifères tout en en garantissant le redémarrage au fur et à mesure que la durée du jour s'allonge, allant vers le printemps. La glande pinéale est donc un frein qui se relâche à mesure que les beaux jours arrivent. Pour ce faire, la mélatonine agit au niveau de la pars tuberalis de l'adénohypophyse. Pendant l'hiver, sa grande quantité en circulation y sature des sites membranaires et inhibe un facteur nommé tubéraline. Les nuits raccourcissant, la désaturation des sites provoque la libération de tubéraline, elle-même agissant tout près de là, au niveau de la pars distalis, pour permettre la libération de prolactine. La prolactine n'est pas uniquement consacrée à la lactation, il s'en faut de beaucoup. En fait, elle se trouve impliquée dans l'ensemble des mécanismes physiologiques de l'organisme des mammifères : Contrôle de la température corporelle, alternance veille/sommeil et seuils d'activité, croissance du poil et mue, stockage des graisses, mais aussi action sur le foie, les reins, les muscles, les os, les gonades, le cerveau... en fait, on la retrouve partout. C'est dire que la glande pinéale contrôle toute la physiologie, et pas seulement la reproduction. Par contre, c'est au niveau de la reproduction qu'elle se trouve le plus étudiée. Cela aboutit, par exemple, à cette méthode si représentative de l'intelligence (in)humaine qui consiste à laisser la lumière allumée en fin d'hiver dans le boxe de poulinières trotteuses dont on rêve qu'elles donnent naissance le plus tôt possible dans la saison au futur gagnant du Prix d'Amérique (L'Améri-que, l'Amé-ri-que, je veux l'avoir et je l'aurai !).

En effet, la glande pinéale exerce une action globalement inhibitrice sur l'axe hypothalamo-hypophyso-gonadique, et c'est bien l'allongement naturel de la durée du jour qui, désaturant les sites de mélatonine, permet la maturation des gamètes. Concernant la reproduction, le lieu des sites d'action n'est plus situé dans l'hypophyse, mais dans l'hypothalamus. La mélatonine y module la sécrétion pulsatile de GnRH dans un mécanisme beaucoup plus fin que la cascade mélatonine-tubéraline-prolactine évoquée plus haut, mettant en jeu des réseaux d'interneurones, le contrôle en retour des hormones gonadiques, la thyroïde et bien plus encore.

Un point semble essentiel pour appréhender cette complexité et prendre la mesure de ce qu'on ignore encore ; la finalité de la reproduction chez les mammifères étant la naissance d'un individu viable au meilleur moment de l'année, c'est-à-dire, dans nos régions tempérées, au printemps, on se trouve devant l'énigme suivante : La fécondation chez les espèces à gestation longue (bovins, équins) a lieu au printemps, en même temps que l'allongement des jours, et donc la levée de l'inhibition sur GnRH est contemporaine de celle sur la prolactine ; à l'inverse, chez les espèces à gestation courte (ovins, caprins), la fécondation automnale survient, les jours raccourcissant, quand la prolactine baisse à nouveau. Et c'est pourtant le même système dont il s'agit. Ce simple fait interpelle et tempère le raisonnement. Il explique probablement aussi l'échec des tentatives d'utiliser

la mélatonine ou des dérivés de celle-ci dans une visée thérapeutique globale, en clair, pour soigner tout, y compris, pourquoi pas, la mort.

Pour élargir la compréhension du système d'homéostasie de l'organisme des mammifères, il convient d'examiner les relations existant entre la glande pinéale et la neurohypophyse. La neurohypophyse (n-h) représente la partie la plus postérieure de l'hypophyse et est responsable de la sécrétion de deux hormones : vasopressine et ocytocine. Contrairement aux hormones adénohypophysaires, celles-ci ne reconnaissent pas de lieu électif pour leurs actions. On les retrouve à peu près partout dans l'organisme dans les rôles les plus divers. Surtout, elles n'apparaissent pas contradictoires mais plutôt complémentaires, en tout cas associées, par exemple, dans la gestion de la réponse au stress, stress dont on dira, pour en donner le sens le plus ouvert, qu'il est « tout événement inattendu amenant une variation du milieu intérieur et réclamant une adaptation de l'organisme. » La n-h voit également son fonctionnement axé sur la photopériode et rythmé par le cycle circadien. L'étude des liens anatomiques unissant hypothalamus, glande pinéale et neurohypophyse laisse apparaître l'extrême interdépendance de ces trois organes. Pour ce qui est de la partie « effectrice » du système, dévolue à la n-h, on doit reconnaître le rôle essentiel tenu par le noyau du faisceau solitaire (n.f.s), classiquement connu comme une région du tronc cérébral recevant les afférences sensitives du nerf glossopharyngien (IX), du nerf vague (X), et, pour la sensation du goût des deux tiers antérieurs de la langue, du nerf facial (VII). Grâce à cet analyseur, l'hypothalamus est renseigné sur l'ensemble des événements physiques et chimiques touchant l'appareil circulatoire, le tractus digestif et l'appareil génital. De même, tous les stimuli véhiculant la douleur dans l'organisme des mammifères transitent au niveau du n.f.s sur leur chemin de la moelle au cerveau. Pour compléter le puzzle, il faut noter l'existence de multiples circuits neuronaux unissant la neurohypophyse aux zones les plus diverses du cortex cérébral dont le système limbique (hippocampe, gyrus fornicatus, septum). Partout, les hormones se mêlent aux neuromédiateurs et neuromodulateurs du cerveau que sont dopamine, noradrénaline, sérotonine, acétylcholine, endorphines, prostaglandines, etc.. En résumé, il y aurait bien là de quoi s'adapter en permanence à son environnement et aux variations de celui-ci, non ?

Mais quelle est la marche normale de ce système ? Voilà, plutôt que de fouiller plus avant dans le détail des phénomènes psycho-hormonaux, la question qui me guide, dans ma recherche pour le bien-être de mes patients. C'est là l'endroit d'exposer les conséquences de « la règle de l'artère », première (et seule ?) leçon que nous donne Still. On aurait tort de croire que l'idée de donner au système circulatoire la primauté sur le système nerveux est une simple clause de style, qu'elle n'est pas, au contraire, une idée féconde, capable de nous permettre d'observer l'organisme des vertébrés de toute autre façon.

Si l'on donne au sang le rôle principal, alors on doit placer au centre de notre étude l'organe pair qui aide à sa régénération, le nettoyant quand il est usé et l'enrichissant en hémoglobine « neuve », transporteuse d'informations nouvelles. Les poumons, bien protégés par la cage thoracique, maintenus dans des conditions de pression idéales par une tension douce mais sans faiblesse, n'autorisant aucun repli, du diaphragme, sont placés en dérivation du cœur sur la petite circulation. L'opacité de cette petite circulation aux yeux de Galien et aux siècles qui l'ont suivi nous indique l'originalité et l'importance de ce qui s'y combine. On en revient, et c'est paradoxal, à une vision proche du *pneuma* galénique. La différence, elle est de taille, résulte de la connaissance acquise en chimie sur la composition de l'air, celle du sang et celle de l'eau. L'erreur des Anciens consistait bien à imaginer, sans pouvoir en saisir l'impossibilité physique, une sorte d'air se mélanger au sang. Mais si l'on fait se dissiper le brouillard antique, il apparaît clairement que le sang qui sort des poumons n'est pas le même que celui qui y entre, et que l'oxygène et l'hydrogène de l'air et de l'eau y sont bien pour grand chose.

Comment et par quoi sont alimentés les poumons est la question ostéopathique suivante. Le sang qui parvient aux poumons, on le sait, est issu du ventricule droit du cœur, lui-même empli par la cavité le surplombant. Cette oreillette droite est le réceptacle du sang chargé d'informations et de scories provenant de l'ensemble de la périphérie. À ce niveau, se mélangent veine cave caudale (inférieure) et veine cave crâniale (supérieure) dont on comprend aisément, qu'à l'idéal, leurs pressions respectives permettent une remontée complète du moindre atome de l'extrémité des pieds (membres postérieurs) comme du bout des mains (membres antérieurs). Notons ici qu'une façon de comprendre les pathologies touchant la sphère O.R.L. est de présumer que tout facteur gênant la circulation de la veine cave caudale (inférieure), telle que, par exemple, une congestion hépatique, devra provoquer une adaptation de la veine cave crâniale (supérieure) dans le sens du ralentissement, celui-ci obtenu en « fermant » les trous déchirés postérieurs par où passent les jugulaires. Dans ce cas, la relative stagnation de sang n'importe où dans le crâne devient un milieu propice au développement d'un œdème, puis d'une inflammation, enfin d'une infection destinée dans un premier temps à assurer le nettoyage de la zone atteinte. Si tout se passe bien, donc, le sang du haut (de l'avant) et celui du bas (de l'arrière) se mêlent harmonieusement. Les informations nécessaires à la réalisation de cette régulation sont issues, sous la forme la plus micronisée possible, de la digestion au niveau de l'intestin grêle, et empruntent, on le sait, deux voies pour ce faire : la veine porte et, en fin de compte, le canal thoracique.

Observons comment ces deux conduits ramènent leur contenu au cœur, puis aux poumons. Le chyle issu de la digestion atteint le thorax à travers le hiatus aortique, ouverture la plus postérieure (supérieure) du diaphragme, centrale, placée juste devant (dessous) la colonne vertébrale, et contenant, outre le canal thoracique, l'aorte abdominale, les veines azygos et hémiazygos. La veine porte, elle, remonte au foie et s'y mêle au sang de la paroi abdominale et des membres inférieurs (postérieurs) dans la veine cave. Celle-ci, à son tour, traverse le diaphragme dans une ouverture située un peu plus haut (plus avant) et plus à droite que le hiatus aortique. Nous avons donc en plein centre un fort courant artériel descendant accompagné de trois plus petits courants inverses, rejoignant, d'une manière ou d'une autre, la veine cave crâniale (supérieure), tandis qu'un peu plus à droite, remonte le sang de la veine cave caudale (inférieure) grâce principalement à la pression exercée lors de l'inspir par le diaphragme sur les organes abdominaux et notamment la masse mésentérique. Il suffit maintenant d'ajouter à ce tableau le système nerveux omniprésent auprès de toutes les structures, jusqu'aux plus infimes évoquées ci-dessus, pour intégrer la complexité de cette organisation, condition première de ce qu'on appellera la bonne santé.

La bonne santé est d'abord affaire de bonne circulation, voilà ce que dit l'ostéopathie. Si l'organisme est capable de s'adapter en permanence, c'est-à-dire d'apporter des réponses cohérentes aux questions de différentes natures que lui pose à tout moment son environnement, c'est parce que la circulation sanguine assure un brassage et un renouvellement constant des informations. Le cerveau, qui, jusqu'aux structures les plus complexes du cortex, assurera l'analyse des données et organisera les réponses, en est, plus que tout autre, tributaire. Cette façon « inversée » de voir les choses de la vie, outre qu'elle possède son « embryologie » (voir conclusion du chapitre 1), est la condition nécessaire et suffisante à l'exercice d'une médecine enfin délivrée de toute pression. En effet, je pense que c'est en traquant et contrôlant chimiquement les moindres sursauts de la pression artérielle (p.a) que la médecine tend à désadapter les patients, tentant coûte que coûte de normaliser la p.a sans se poser suffisamment de questions sur les raisons des variations de celle-ci.

Alors qu'en privilégiant, comme je viens de le montrer, le sens veineux dans l'analyse de la circulation, on avère le fait, somme toute aussi patent que le débit systolique, qu'une pompe telle que le cœur ne fonctionne jamais mieux que tant qu'elle est parfaitement remplie. Ainsi, en orientant

son action vers la recherche de l'intégrité du diaphragme thoracique, l'ostéopathe veille d'abord à ce que les poumons, en fin de compte, soient les plus aptes possibles à réaliser leur fonction, primordiale eu égard à l'homéostasie, et à ce que le cœur soit dans les conditions optimales pour effectuer son labeur, dont il présume que le cerveau possède le plan adéquat.

Mais bien sûr, nous l'a-t-on assez répété ?, le cerveau, là-haut, il n' a pas seulement ce rôle d'organisateur, il règne, comme on le sait, au-dessus de tous ses sujets.

C/ ÉVOLUTION

Car ce que les découvertes décisives de Magendie et Bell sur le fonctionnement du Système Nerveux Autonome ont hâté dans la vision médicale sur la Physiologie des corps humains et animaux est bien la primauté du cerveau sur toute autre structure de l'organisme. Je vais tenter de montrer dans cette section comment cet *a priori* (vue l'extrême intrication, *in fine*, des systèmes nerveux et circulatoire, il n'est ni plus ni moins arbitraire, il faut l'avouer, que l'*a priori* Stillien), combiné à une certaine interprétation de la science évolutionniste et en particulier de Darwin, a conduit à mener la médecine moderne dans la vision limitée et inféconde, car univoque, que nous lui connaissons. L'Homme a toujours été captivé par, s'est toujours posé maintes questions sur sa place dans la Nature. Le terme de Nature, dans ce cas le plus neutre possible, je l'emploie à dessein . La position debout, qu'il partage pourtant avec d'autres dont le kangourou, l'aptitude à parler, mais certains oiseaux font de même, enfin son pouvoir de raisonnement et sa capacité d'abstraction, qu'il estime être seul à posséder, sont parmi les éléments qui l'ont conduit, au départ sans doute instinctivement, à se considérer au sommet ou au terme de quelque chose, qu'Il appelle ça Création ou Évolution, à vrai dire, comme je l'ai déjà exprimé au chapitre 4, je ne vois dans ce cas guère de différences.

L'histoire de la science évolutionniste, à son origine, a émergé en deux temps bien distincts. Dans un premier temps, il s'agissait d'extraire la pensée humaine de la pensée religieuse. On est là au tout début du XIX^{ème} siècle et c'est principalement Jean-Baptiste de Lamarck qui s'attela à ce projet, dans la droite lignée des Encyclopédistes du siècle des Lumières. Il fonda le Transformisme qui exprimait simplement la capacité des êtres vivants à s'adapter à leur milieu, donc à transformer leur organisme en fonction des besoins créés par leur environnement et à transmettre ces variations à leur descendance. C'était, il faut bien le comprendre, un pas de géant. En incluant, même de façon indirecte, l'Homme dans la future série des Mammifères, Lamarck et ses proches continuateurs faisaient sauter cette frontière arbitraire, fondée sur la croyance d'un devenir particulier, qui les séparait auparavant.

Dans un deuxième temps, au milieu du XIX^{ème} siècle, se développa, à la suite de chercheurs comme Charles Darwin, la science de l'Évolution, englobant diverses théories, non forcément contradictoires entre elles ou au Transformisme Lamarckien, car s'exprimant à partir de points de vue différents. Par exemple, le concept darwinien de « survie du plus apte » est déjà une façon particulière de se poser la question sur les causes d'apparition de tel ou tel caractère distinctif d'une espèce, alors que les théories lamarckiennes évitent ce type d'interrogations. Il y eut débat, au tout début, entre Transformisme et Créationnisme, en particulier entre Jean-Baptiste de Lamarck et Georges Cuvier, par ailleurs père de l'Anatomie Comparée, qui lui opposa sa vision Fixiste. Il convient d'examiner cette opposition de plus près :

Lamarck est né en 1744, mort en 1829. L'énoncé de sa théorie s'étend de 1800 à 1809. Le monde et particulièrement la France venait de vivre un grand bouleversement. Lamarck, lui, connut la Révolution Française à un âge mûr, un âge où, classiquement, on est amené à considérer que le

monde qu'on connaissait ne changera plus. C'est là une tendance qu'on peut dire naturelle dans la mesure où on la rencontre si souvent. Or, le monde de Lamarck a changé devant lui. Je n'expliquerai pas autrement que par cette expérience marquante, s'opposant si concrètement à l'opinion commune, la capacité qu'il a eue d'extraire son raisonnement de la pensée dans laquelle il baignait, se révélant en l'espèce un pur esprit scientifique. Chez lui, point de finalisme. Il observe une capacité à se transformer des êtres vivants, il ne se sert pas de ses observations pour présumer d'un quelconque plan, d'une quelconque fin. Cuvier, quant à lui, était plus jeune que Lamarck de 25 ans. Il suivit son chemin scientifique, observa, raisonna et fonda la Paléontologie dans un monde qui avait déjà subi cette Révolution. Il n'est donc pas incohérent de sa part que, profondément occupé à découvrir des phénomènes aussi nouveaux, il n'ait pas senti comment la pensée religieuse, une fois que celle-ci eut admis par force la nécessité de quitter sa place régnante dans la société, ait eu cette naturelle tendance à resurgir dans la Science. Est-on capable d'observer sans trembler ce point précis ?

Pourquoi donc, si ce n'est pour des profondes raisons de survie, s'est créée la Religion ? Si on est vraiment pénétré des Sciences de l'Évolution, on doit admettre que dans des temps très reculés, nos ancêtres n'étaient rien d'autres qu'une espèce d'animaux, assez originaux pour se tenir debout et se servir de leurs mains comme personne, tout en se sentant déjà une aspiration vers l'absolu comme en témoignent les peintures murales des grottes préhistoriques. Dans ces temps anciens où leur survie en tant qu'espèce, au milieu d'une Nature brute, était loin d'être assurée, ils se sentirent différents, d'une certaine manière « élus », et en appelèrent à des forces supérieures pour se donner le courage de continuer malgré les blessures. N'oublions jamais le sens de la superstition (voir chapitre 1) ! C'est ce que Proudhon, qu'on ne peut pourtant taxer de cléricisme, exprimait en disant : « La religion se trouve à l'origine de toutes les civilisations, a correspondu à une nécessité, elle a été le premier ciment social ; « sans elle, l'humanité eut péri dès l'origine ». Loin d'être, comme on le pensait au XVIII^{ème} siècle, une imposture des prêtres et des rois, la religion fut une étape nécessaire au développement de la pensée collective. » Cela s'appelle : reconnaître ses origines. C'est ce très ancien sentiment, intériorisé et ainsi mêlé à l'instinct de survie, qui n'a jamais pu (ne pourra jamais ?) complètement disparaître. Et c'est lui qui, s'extrapolant lui-même, a poussé l'Homme à se considérer au-dessus du reste du monde vivant, à finalement s'imaginer Maître de la Nature là où il ne fait, on va dire, probablement, que s'adapter à Elle. Lors, il ne faut pas s'étonner que les théories de Lamarck aient à ce point heurté la sensibilité de l'époque. La place de l'Homme « déterminée » par la Bible, au sommet de la Création, parrainé par un Dieu bienveillant, lui assurait une grande sécurité d'esprit. Si on ôtait ce repère, alors même que la présence tutélaire du Roi avait été chassée, l'espèce humaine ne risquait-elle pas, comme du temps des mammoths, la disparition, voire la folie ?

Dès le départ, le Transformisme a été combattu par les Créationnistes. Le Créationnisme est une philosophie sans avenir. C'est en effet un rêve, celui de traduire scientifiquement les dogmes religieux. Le XIX^{ème} siècle dans son ensemble fut parcouru de nombreuses théories visant à concilier Science et Religion. Mais déjà à l'époque de Darwin, les diverses tentatives du pouvoir religieux de participer au débat sur l'origine de l'Homme en imposant le mythe Biblique avaient globalement échoué. Du moins en apparence. Il n'y a qu'une façon, me semble-t-il aujourd'hui, de s'opposer réellement à la résurgence de ce faux débat, c'est d'affirmer que la vision d'un homme/animal s'adaptant comme les autres à son environnement ne s'oppose pas formellement à la mystique issue des diverses religions, pour la simple et bonne raison qu'elles s'expriment à des niveaux différents de l'entendement. Pour cela, il suffit de saisir la nuance contenue dans les guillemets entourant « déterminée », placée avant Bible deux paragraphes plus haut. En effet, on ne peut employer le mot « détermination » que si l'on opère scientifiquement, *id est*, si on amène des preuves. Alors que la Religion, c'est Sa nature, affirme sans preuves et n'a aucune tendance naturelle à évoluer. L'homme, lui, peut évoluer tant qu'il veut, il trouvera toujours Dieu à Sa même place. Lui

ne bouge pas. Il est, à mon sens, déterminant de reconnaître cela afin de n'être plus jamais tenté de discuter de Religion sur un plan scientifique ou, pire encore, de tenter de La convaincre de faire évoluer Son regard. De même, la Religion, « de nature immobile, rêveuse, intolérante, antipathique à la recherche et à l'étude, [qui] a horreur de la science comme des nouveautés et du progrès », selon les mots de Proudhon, ne peut, ne doit plus jamais prétendre participer à un débat scientifique. Car, ce faisant, Elle ne tendrait qu'à emmener la Science sur un terrain mouvant où Celle-ci ne peut que s'enliser : celui où l'on affirme sans preuves. Celui surtout, où l'on sous-entend une finalité au monde dans lequel nous vivons, finalité qui n'est rien d'autre qu'une traduction pseudo-scientifique des *a priori* contenus dans la Bible. La démarche scientifique ne peut qu'être empêtrée de ce chargement. Il faut le déposer là et l'oublier, sinon l'avancée ne sera qu'un retour au départ, un contre-sens pour l'Évolution. Un leurre.

Car les observations de Darwin sur le devenir des espèces, dans un siècle en plein tourbillon, donnèrent des idées à de nombreux penseurs, cherchant à justifier la nouvelle hiérarchie, homologue à celle de l'Ancien Régime, qui se créait dans la société et dans le monde. Je veux parler ici de ce qu'on nomme « darwinisme social », cette fumeuse théorie qui suggère sans preuves que l'hérédité (l'inné) aurait un rôle prépondérant face à l'éducation (l'acquis). Ainsi se trouvèrent justifiées d'avance les inégalités sociales et les guerres coloniales, puisqu'elles apparaissaient comme l'expression de la sélection naturelle dite « darwinienne » dans l'espèce humaine. Nous trouvons là en germe les idées noires (eugénisme, fascisme, nazisme) qui pourrissent le XX^{ème} siècle et je voudrais juste avancer l'idée que l'on pourrait sortir de cette impasse, ce qui n'est aujourd'hui pas gagné, en s'appuyant sur l'examen du fait suivant : Si la présentation qui est faite de l'Évolution des espèces vivantes laisse à penser qu'il existe une hiérarchie entre celles-ci, c'est-à-dire qu'entre une renouille, une fourmi et un homme, il existe des différences de degré et non pas de nature, alors c'est qu'on s'est retourné vers une vision religieuse du monde. Dans ce cas, l'existence d'une hiérarchie intrinsèque au sein de l'espèce humaine devient la logique même et la fondation de la République s'en trouve remise aux calendes grecques. L'erreur consiste peut-être tout simplement à considérer « Liberté-Égalité-Fraternité » comme chose faite, une fois la devise de la République gravée dans le marbre. Cela m'apparaît plutôt comme un projet, *l'a priori* à toute évolution. Et cet *a priori* me semble parfaitement coïncider avec *l'a priori* hippocratique d'autoguérisson. Ce sont là des affirmations sans preuves, certes, mais ce ne sont pas pour autant des pensées religieuses, ce sont au contraire les conditions nécessaires à l'extraction de la pensée humaine hors de la pensée religieuse. Sans ces moteurs profonds, il devient impossible, par exemple, de considérer les caractères de telle ou telle « race humaine » comme adaptatifs au milieu environnant. Lorsque, homme blanc occidental, tu pars en vacances au soleil, tu bronzes, non ? Ou bien tu cuis ? Eh bien, l'homme noir qui vit là depuis des milliers d'années, sa peau s'est adaptée en brunissant, afin que justement il ne rissole pas. Du coup, la notion même de « races humaines » ne s'entend pas, scientifiquement. Au contraire, le « métissage » en cours est la profonde réalité de l'évolution d'une espèce particulière, l'homme, qui habite toute la planète et aura juste mis du temps à en faire le tour.

Dès la fin du XIX^{ème} siècle, Bergson a suivi ce chemin. Sa théorie divergente de l'Évolution met pour moi un terme à toute supputation d'ordre général sur le sujet. Ce qu'il a montré est essentiel : C'est l'appartenance de toutes les espèces vivant sur la planète au même plan, sans se poser la question du pourquoi, sans se demander quoi que ce soit sur la nature de ce plan. C'est tout à fait suffisant pour avancer vers la réalisation d'une société humaine libre, égale et fraternelle. C'est très exactement la continuation du projet du Siècle des Lumières. Et le XX^{ème} siècle apparaît alors comme une parenthèse à cette évolution, un détour dans lequel l'Homme et la Société se sont en partie égarés mais tout aussi enrichies, prêtes désormais à retrouver le chemin perdu de vue. Il faut pour cela ne pas avoir peur de devenir fou si on enlève l'échelle. De toute façon, mais ça, on ne le savait pas, on ne nous l'avait pas dit, il n'y a jamais eu d'échelle. L'homme peut donc continuer à

dépeindre son plafond. Sa place n'est pas au sommet ou hors de la Nature, elle est au milieu de Celle-ci. Et il n'y a jamais eu, pas plus qu'il n'y aura, de meilleure place à obtenir.

Cela étant dit, et pour revenir au départ de cette troisième section, il faut reconnaître que la Médecine, en adoptant trop vite l'idée de la prééminence du système nerveux et donc du cerveau sur le reste de l'organisme des êtres vivants, n'a rien fait pour amener l'être humain vers la lumière. De façon analogique, et donc en grande partie inexprimée, cette vision du cerveau au-dessus du reste de l'organisme correspond parfaitement à celle de l'homme au-dessus des animaux, à celle des « races civilisées » au-dessus des « races sous-développées », surtout, à celle du travail intellectuel au-dessus du labeur manuel. Dans ce dernier cas, la médecine moderne se retrouve plongée dans un paradoxe nuisible à sa bonne santé qu'elle tend à résoudre par une remarquable volte-face. En effet, étymologiquement, chirurgie signifie « opération manuelle ». Comment donc justifier qu'une prétendue élite intellectuelle soit finalement dirigée par des travailleurs manuels (dont on sait bien qu'ils sont assez crétins) ? Eh bien, tout simplement en insistant sur la sélection des futurs chirurgiens médecins (ou vétérinaires) à travers le système éducatif, laissant penser que, même si la réalité future de leur pratique consistera à progresser dans la fluidité gestuelle, ils n'en seront arrivés là qu'après avoir prouvé que leur cerveau était plus et mieux organisé que celui du commun des mortels. Le seul hic à cette pensée rigide dans laquelle nous baignons est l'utilisation depuis 1968 des mathématiques comme unique critère de sélection dans un pays où l'influence littéraire et philosophique, de Rabelais à Molière, de Voltaire à Hugo, entre autres, reste une référence solide. On saisit là le piège cruel dans lequel nous entraîne une médecine qui place la recherche en Génétique à la pointe de ce qu'elle nomme le progrès. Quelles que soient par ailleurs les attentes en matière de guérison des graves maladies qui touchent l'humanité, il est évident que l'idée même de « bons » et de « mauvais » gènes enracine dans le cerveau de nos contemporains ce « darwinisme social », peste de l'esprit, qui nous conduit à tout décrire en termes hiérarchiques ou en termes de Bien et de Mal. Là encore, je rappelle que le Positivisme de Comte, Bernard et Proudhon, conçu à ce bref moment de l'Histoire où les grands génies industriels qui nous dirigent n'avaient pas atteint la toute-puissance qui est la leur aujourd'hui et où donc « Liberté-Égalité-Fraternité » pouvait sembler un projet réalisable à moyen terme, le Positivisme, donc, avait formellement proscrit du raisonnement scientifique les notions de Bien et de Mal.

On comprend alors assez facilement l'influence de philosophes proches du pouvoir des années 1960 comme Raymond Aron sur l'opinion publique de notre époque finissante, celui-ci ayant dépensé une énergie considérable à démonter le Positivisme de Comte et à en démontrer la stérilité intellectuelle, là où son condisciple Georges Canguilhem, tout en le critiquant vertement, en montrait la force conceptuelle. Je crois que le XXI^{ème} siècle à venir ne pourra faire l'économie des réparations de cette injustice-là, très proche de la falsification historique.

D/ RELATIVITÉ

On a quand même un sacré héritage à faire croître et embellir. Réaliser, d'abord, d'où nous venons, et le chemin parcouru, me semble faire preuve de la plus élémentaire correction. Voire de sagesse. Les Anciens, tels que définis au début de l'histoire de la chirurgie (section A) c'est à dire de la Grèce Ionienne à la Renaissance, vivaient sur une Terre plate autour de Laquelle tournaient le Soleil et la Lune. Quand ils se mirent en route, s'adossant à Dieu sur le chemin de la Science (voir chapitre 1), ils n'étaient pas certains que le Monde ne se terminât pas quelque part. Du courage, il leur en fallut, car le pire qui pourrait survenir ne serait pas tant de s'abîmer dans un gouffre insondable, mais bien de retrouver Dieu au bout du bout. « Tout ça pour ça ! » devra alors dire l'homme parvenu à ses limites. Et Celui qui n'aura pas bougé de là sera alors fondé à rire de lui. « Eh oui, je Te l'avais bien dit. Ne goûte jamais aux fruits de l'Arbre de la Connaissance ! » Non. La Terre était peut-être plate,

mais elle était vaste. La Méditerranée apparaissait alors comme un berceau, rassurant malgré les tempêtes, d'où la science a émergé et où elle s'est constamment ressourcée, échangeant avec tout le monde accessible par voie terrestre, recevant évidemment les influences de l'Orient plus ou moins lointain. Marcher était le lot commun, mais l'homme n'était pas seul.

Cheval, chien, âne, dromadaire, chat, vache, poule, corbeau, cochon ou singe, chèvre ou mouton, la liste est loin d'exhaustive de ces espèces animales qui ont paru et paraissent intéressées par le devenir original de l'homme. Prétendre qu'elles n'y entendent rien me semble la preuve d'une grande crédulité. C'est-à-dire d'un attachement dépassé à des dogmes religieux (voir section précédente). Comme anticipe si joliment le médecin et éthologue Boris Cyrulnik : "Le jour où l'on comprendra qu'une pensée sans langage existe chez les animaux, nous mourrons de honte de les avoir enfermés dans des zoos et de les avoir humiliés par nos rires". Si l'on s'en tient aux faits, une chose est sûre, les animaux ont accompagné l'homme et la science dans ses longues pérégrinations rayonnant autour du berceau originel. En retour l'homme de science s'est continûment interrogé sur la place qu'il pouvait proposer à ses compagnons de voyage. La possible comparaison de l'homme et de l'animal apparaît bien comme le principal point de friction entre Religion et Science. Rappelons-nous (chapitre 2) qu'au temps où Aristote commence juste à distinguer les organes et les fonctions y attribuées, la question des dissections humaines plus ou moins interdites se complique encore lorsqu'il s'agit d'extrapoler à l'homme les observations faites lors des dissections animales. Peut-on simplement, sans parler de morale, comprendre et décrire l'homme à travers l'animal ?, est la question cruciale et obsédante que l'homme se pose alors. L'Histoire nous permet de noter qu'il aura fallu dix-sept siècles (d'Hippocrate à Ibn-Al-Nafis) pour que l'on accepte l'Anatomie forcément Comparée. Et d'ajouter à notre compréhension du rôle de frein qu'a toujours joué la Religion pour la Science, les quatre siècles supplémentaires qui séparent Ibn-Al-Nafis de William Harvey.

C'est donc la Renaissance qui, en Europe, permit de parvenir à cette première grande étape. Pour cela, elle s'appuya enfin sur une Terre ronde. Ça détendit l'atmosphère. Il faut respirer un grand coup et s'imaginer le soulagement qui a dû accompagner pour le penseur de nos contrées la compréhension du système solaire. Il se devait de passer par là pour libérer de la crainte du vide le mouvement créé par ses pas. On peut voir aussi combien ce chemin fut coûteux et ceci enfin affirme le courage nécessaire à ceux qui tentèrent l'aventure. Il était infiniment plus confortable de continuer à se laisser bercer par l'immuabilité du message religieux. La Terre rendue ronde par Copernic, puis Galilée, la Médecine avérée possible par Harvey, puis d'une certaine manière Descartes, la Physique connut sa première profonde poussée avec Newton. Je rends la bonne mesure à la phrase précédente en précisant qu'elle parcourt tous les XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles (voir petit atlas biographique).

Newton en exposant la gravitation universelle donna une direction au mouvement. Il lui donna aussi un poids. Le lest nécessaire, une fois admis comment la Terre tourne, pour s'arrêter et examiner les phénomènes avec grande attention. La notion d'observateur fixe qui s'enracina alors, de Galilée à Laplace en passant par Newton, était une nécessité primordiale afin d'avoir une chance d'établir des lois constantes sur lesquelles se fonder pour progresser. Lamarck, Comte, Bernard et Darwin vivaient dans un monde galiléen, newtonien et laplacien. Comme tous les hommes de science, ils avançaient et se mouvaient à la surface de la Terre, mais la théorie qui prévalait et qu'ils ne pouvaient dépasser était celle de la nécessité de s'arrêter, le temps d'observer et de raisonner. Ce qui définit, encore aujourd'hui, l'objectivité scientifique. Un objet scientifique, observable, est isolé par le regard posé sur lui ; regard dont on décide *a priori* qu'il n'interfère en rien avec l'objet scientifique. On sait qu'on réalise là une approximation, qu'on met de côté grâce au célèbre « toutes choses égales par ailleurs », mais, au cours des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, il n'existe aucun autre moyen de faire avancer la recherche scientifique.

C'est cela qu'Albert Einstein a fait évoluer dès 1905. Ses théories de la relativité, non forcément contradictoires à la théorie de Newton, introduisent l'idée de l'observateur en mouvement. Applicables aux grands corps (planètes, étoiles, etc...) plus qu'à l'homme lui-même, elles ne changent pas le regard « objectif » de la Science, elles le relativisent (ou elles le devraient). Si on dépasse les équations mathématiques auxquelles elles aboutissent, elles donnent matière à réfléchir sur la place de l'homme dans la Nature. Car elles donnent enfin à penser le temps. Les évolutions suivantes de la Physique, la théorie quantique, le principe d'incertitude, qui, elles, s'appliquent principalement aux corps microscopiques, amènent à imaginer d'une toute autre manière les relations entre les corps vivants. Sans entrer dans les détails, ce dont je serais bien incapable, c'est l'idée même d'objectivité de la Science, dès que celle-ci étudie un objet non-mathématique, qui se retrouve mise en cause. La Médecine a bâti toute sa progression sur l'illusion d'une absence d'interférences entre l'observateur (le thérapeute) et son objet (le patient). Ce qui était surtout conçu autrefois pour libérer l'esprit du thérapeute est devenu un dogme qui tient de moins en moins devant les avancées de la Physique. Car on sait aujourd'hui que l'observateur interfère de multiples manières avec son objet d'étude. Pourquoi alors continuer à exclure du domaine scientifique l'ostéopathie qui, non seulement admet, mais aussi et surtout s'interroge sur la nature et les conséquences de ces interférences ? La « reconnaissance » de l'ostéopathie ne saurait constituer une réponse à cette question, puisque ce qui est « reconnu » par le pouvoir médical, c'est juste le droit d'exercer des ostéopathes, et non pas l'idée que leurs recherches ou leurs résultats puissent être d'une quelconque aide quant aux progrès de la Médecine et de la Biologie. C'est plus que dommage. Voilà. Ça aussi, c'est dit.

Je vais quitter un moment ce mode polémique et tenter de présenter une des conséquences à laquelle me semble conduire, en toute relativité, l'étude que j'ai menée de la glande pinéale et de la neurohypophyse dans mon mémoire sur l'autoguérison (voir section B de ce chapitre). J'examine donc deux faits déjà évoqués précédemment : D'une part, l'existence de deux voies d'action de la glande pinéale sur l'ensemble de la physiologie des mammifères ; celle qui, passant par la pars tuberalis de l'adénohypophyse, freine ou active la libération de prolactine par la pars distalis, agissant ainsi sur l'ensemble des mécanismes en cause dans le maintien de l'homéostasie ; hormis la procréation, qui, elle, est sous la dépendance d'une cascade d'événements plus complexes et non entièrement élucidés, mis à part le fait patent que la voie d'activation transite là par l'hypothalamus. De ces observations découle logiquement l'idée que, même si la procréation fait partie intégrante de la physiologie, elle est notablement originale, ce qui rejoint le sens commun : Par exemple, il ne s'écoule pas un instant de vie sans respirer ou bien ajuster sa température corporelle à l'ambiance (prolactine), alors que la mise en œuvre d'un nouvel être vivant reste un événement exceptionnel (GnRH).

Second fait examiné, la complémentarité des deux hormones neuro-hypophysaires, vasopressine et ocytocine, peur et amour, concentration et amnésie, agressivité et partage, pour pointer quelques unes de leurs propriétés. Ces deux hormones, comme je l'ai déjà mentionné, ne sont pas concurrentes ou antagonistes, elles ne représentent surtout pas une variation sur le mode hormone mâle/hormone femelle. Elles agissent partout, d'une façon parfois assez énigmatique pour celui qui chercherait là deux fonctionnements tranchés et contradictoires. Car elles sont complémentaires. En effet, leurs actions semblent se succéder dans le temps, le cas extrême d'un stress majeur nous fournissant l'occasion d'en saisir le sens profond, en grossissant le trait : La vasopressine, aussi nommée hormone anti-diurétique (ADH), agit dans le sens de la conservation de l'eau et des sels minéraux. Dans les cas d'urgence absolue, elle supporte la stratégie active d'expression adrénurgique vis-à-vis du stress, « fight or flight », le combat ou la fuite, telle qu'on la décrit classiquement. L'ocytocine, quant à elle, supporte une stratégie passive d'expression vagale, garante du retour à la normale, une fois la menace écartée. Dans les situations plus banales de la vie quotidienne, les deux

stratégies se mélangent, se complètent ou se succèdent, ajustant leurs influences afin d'aider l'organisme à fonctionner le plus librement et le plus économiquement possible, compte tenu des influences environnementales.

Voilà très rapidement tracée la réalité vécue par tous les organismes vivants. Pour plus de précisions, le lecteur pourra se reporter au mémoire précédemment cité. Il y trouvera d'autres informations significatives, comme par exemple l'effet de la vasopressine sur la capacité de concentration, préalable à tout apprentissage, alors que l'ocytocine aide l'être vivant à tout oublier (et en particulier la femelle à oublier les douleurs de l'enfantement, préalable probablement nécessaire à une gestation ultérieure). J'ai pu extrapoler de tout ceci l'idée de la coexistence au sein des organismes animaux d'une tendance masculine, représentée par la vasopressine, et d'une tendance féminine, assumée par l'ocytocine. Et affirmer qu'on ne peut aucunement, par ce raisonnement, opposer mâle et femelle. L'homme et la femme (si on prend comme exemple l'espèce humaine) ne sont mâle et femelle que dans la situation très exceptionnelle de la procréation. On notera simplement que la durée de la gestation et celle éventuelle de l'allaitement occupent la femelle bien plus longtemps que l'émission spermatique occupe le mâle. Tout le reste du temps, dans toutes les activités de la vie quotidienne, les deux tendances coexistent, la relative actualisation de l'une étant contemporaine de la correspondante potentialisation de l'autre. Il existe de constants réarrangements entre phénomènes passifs et actifs dans la moindre fonction des organismes vivants.

Les conséquences de ces observations peuvent étonner. Elles tracent peut-être le sens de l'évolution de notre espèce comme celui des autres espèces vivantes. On ne saurait, par exemple, continuer à parler « scientifiquement » de la sexualité des êtres vivants en fonction d'une norme qui serait la procréation. La sexualité (probablement chez toutes les espèces animales) est une activité certes moins nécessaire que la respiration ou la circulation, mais tout aussi physiologique, et surtout, indépendante de la procréation. Car la sexualité ne reconnaît pas de finalité. Elle est une recherche, entièrement subjective, animée entre autres par le plaisir qui est relatif aux goûts de chaque individu. Et je rappelle que ceux-ci ne sauraient se discuter, du moins, scientifiquement. Nous nous trouvons là devant un point à mon avis crucial qui doit nous aider à examiner l'état de notre Science avec beaucoup de mansuétude. En particulier, la façon dont notre monde soi-disant civilisé continue à décrire l'opposition homme/femme incite à s'interroger plus avant. Ne ressentirait-on pas aujourd'hui, un peu partout dans le monde, femmes et hommes confondus, la tendance masculine de notre espèce l'emporter sur la tendance féminine ? Sans parler des guerres à balles et bombes réelles, notre façon de concevoir la vie en société ne ferait-elle pas la part trop belle à cette vision univoque consistant à magnifier l'agressivité et la compétition dans tous les rapports humains au détriment du partage et de l'échange ? Et la médecine moderne qui refuse tout débat quant à sa conception de la santé et de la maladie, qui s'est transformée sans nous l'expliquer en une véritable chirurgie, ne porterait-elle pas une immense responsabilité dans notre incapacité à penser le corps autrement que comme un lieu de bataille entre forces ennemies ?

La façon dont la Science met en avant le cortex cérébral, sans preuves significatives je le répète, est à elle seule le signe de l'immuabilité de cette vision religieuse et masculine du monde qui se réfère constamment à la procréation pour (ne pas) l'expliquer. Comme disait Henri Grouès, mieux connu sous le nom d'Abbé Pierre, « les pauvres n'ont aucun autre moyen de s'exprimer que de faire des enfants ». Cette façon péremptoire (et sans doute excessive) d'exprimer les choses pointe, à mon avis, un élément essentiel dans la compréhension du monde qui nous entoure. C'est bien la misère, en premier lieu matérielle mais pas uniquement, qui empêche les nobles principes issus du Siècle des Lumières de se développer à la surface de notre planète. Et cette misère engendre et est engendrée par l'état de guerre permanent, savamment entretenu, qui nous obsède et fausse notre entendement.

S'il n'est, en effet, pas toujours évident, à l'issue d'un conflit, de définir quel camp l'a réellement emporté, une chose est cependant sûre et certaine : Durant le conflit, l'industrie de l'armement aura encore augmenté sa formidable puissance. Ces marchands d'armes sont, dans nos sociétés « évoluées », les descendants des familles industrielles qui ont pris le pouvoir à la fin du XIX^{ème} siècle (relire Zola) et se débrouillent depuis, coûte que coûte, pour ne plus le lâcher. Ces grands humanistes ont décidé de nous simplifier Darwin et Pasteur afin d'imposer leur vision étriquée et fallacieuse qui justifierait pour l'éternité la fabrication d'armes, tant balistiques que chimiques. Ceci, bien sûr, afin d'assurer notre sécurité menacée par de sinistres ennemis... que nous créons nous-mêmes. C'est un crime partagé par chacun d'entre nous, moi y compris, tant que nous nous avèrerons incapables de faire évoluer notre regard et de correctement l'exprimer.

Aujourd'hui, en cette fin de XX^{ème} siècle, la résurgence du débat entre Créationnisme et Darwinisme tel qu'on nous le présente faussement démontre plusieurs choses essentielles : D'abord, il semblerait que nous ayons décidé d'assimiler Évolutionnisme et Darwinisme. À ce point, on ne peut plus parler de vulgarisation, on nage dans la plus déplorable des vulgarités. Ensuite, le fait même que ce débat puisse se tenir, alors que, protagonistes, nous nous estimons plus évolués, mesure le degré de religiosité qui pollue ce que nous appelons Science. Enfin, et c'est sans doute le plus signifiant quant à l'espoir que l'on doit entretenir en vue d'une amélioration de la vie sur Terre, ce dévoiement de la science semble parfaitement analysé par ceux qui promeuvent une vision intégriste de la religion et perpétuent l'obscurantisme aussi bien dans les contrées plongées dans le désespoir et l'insécurité profondes que dans nos pays civilisés. En clair, tous ces dictateurs et maîtres à penser nous disent : « Si c'est ça, le modèle de liberté dont vous voulez gratifier tous les peuples du monde, ne vous fatiguez pas, restez chez vous, nous avons le même chez nous, à peu de choses près, quelles bonnes raisons aurions-nous de vous suivre ? » Alors, espoir ou fatalité ? Ostéopathie libre ou subordonnée à la médecine moderne ?

E/ STILLNESS

Tout d'abord, il convient de se calmer. Et de reconnaître déjà les aspects humanistes du darwinisme social et donc de la génétique moderne. Herbert Spencer (voir chapitre 4) passe, aux yeux de la postérité, pour le promoteur de cette philosophie. Or il est aussi fermement opposé à l'esclavagisme, à l'étatisme et à la guerre. De plus, le fait que, dans ses écrits, Andrew Still, son contemporain, se réfère constamment à sa pensée, doit nous inciter à l'indulgence. La question cruciale qui traverse le XIX^{ème} siècle est celle de l'esclavage. On peut dire que Still a été de ceux qui durent se la poser avec acuité, tant la Guerre de Sécession fut un élément moteur de sa vie, et donc de sa découverte, l'ostéopathie. Il est facile pour nous, cent cinquante ans plus tard, de considérer tout ceci trop vite et de trop haut. Mais on doit admettre que le regard porté par les hommes et les femmes de cette époque sur les peuples et les sociétés « différentes » manquait d'amplitude. Et que, pour passer de l'acceptation pure et simple d'une supériorité naturelle justifiant massacres et esclavage à la promotion de l'égalité universelle, il y ait (eu) besoin d'une étape, faite de paternalisme militant, facteur de progrès. En clair, les tenants du darwinisme social dis(ai)ent aussi : « Certes, les Noirs, les Indiens, (mais aussi les Prolétaires), nous sont inférieurs, néanmoins ils sont humains, notre devoir est donc de les aider à devenir nos égaux ». À nous, désormais, de faire évoluer cette pensée, bien plus religieuse que scientifique, aussi embryonnaire que généreuse, à la lumière de ce que nous sommes capables de comprendre un siècle et demi après l'abolition de l'esclavage, un siècle après Einstein et Bergson... il reste juste à prouver que nous en soyons capables.

J'en reviens maintenant à la Guerre de 14-18, car plusieurs faits décisifs mettant en scène des hommes et des actions citées dans ce texte s'y articulent. Tout d'abord Andrew Still lui-même. C'est en 1914, à l'âge de 86 ans, qu'il fut frappé d'un premier ictus cérébral. Je ne prétends pas que la

guerre en Europe l'ait rendu malade, je dis juste qu'il est déjà exceptionnel, compte tenu de sa vie, plus que mouvementée, qu'il ait atteint ce grand âge, et que la coïncidence des dates m'étonne. Je rappelle ici l'opposition des Américains à la guerre. À cette époque, c'est un fondement absolu de leur cohésion sociale. Woodrow Wilson, élu en 1912 Président des États-Unis, était un pacifiste convaincu (il reçut en 1919 le Prix Nobel de la Paix pour avoir fondé la Société des Nations, ancêtre de l'ONU). Quand il fut réélu, en 1916, son slogan de campagne était : « Nous ne sommes pas en guerre, grâce à moi ». Cependant, en 1917, une mission diplomatique européenne convainquit les Américains d'attaquer l'Allemagne. Et parmi les envoyés des pays en guerre, on trouvait en bonne place Henri Bergson (celui-ci participa également à la création de la SdN et de la future UNESCO en 1921). Pour que son « Évolution Créatrice » ait des chances de se perpétuer, pour que l'espèce humaine continue son évolution, dut-il penser, il faut déjà que les États-Unis sauvent la démocratie en Europe. Ce qui fut fait. Et c'est à la fin de cette même année 1917 que mourut Andrew Still, après plusieurs autres attaques cérébrales. 1917 est également l'année où John Martin Littlejohn, élève de Still, réalisa son rêve, la fondation de la British School of Osteopathy, première avancée concrète de l'ostéopathie sur notre continent. Beaucoup de jeunes ostéopathes américains débarquèrent bien en Europe comme soldats, mais uniquement pour combattre, car le Chirurgien Général de l'USArmy leur avait refusé le droit d'être rattachés au Médical Corps. Dans « Incendie sur la prairie », nouvelle historique, « écrite (en 2007) dans le but de raconter la lutte pour l'établissement de l'Union et le futur de la médecine, 1828-1925 », Zachary Comeaux, ostéopathe américain, raconte la frustration de ces jeunes praticiens, empêchés d'agir dans les cantonnements où sévissaient pneumonie et dysenterie, affreuses maladies décimant une population traumatisée de blessés de guerre. Alors que dans le même temps, aux États-Unis, l'épidémie de grippe avait permis à leurs confrères restés au pays de se rendre utiles, c'est à dire de faire chuter considérablement la mortalité là où ils agissent.

C'est bien là, pour l'ostéopathie comme pour le monde « civilisé » dans son ensemble, le tournant du siècle signalé au tout début de ce chapitre. Le moment où, à la fois, les grandes utopies (surtout pas de guerre !) et les grands hommes (Still) du XIX^{ème} périclissent, les espérances de progrès (ONU, UNESCO, ostéopathie universalisée) naissent. Il est grand temps de présenter ce que, dans le siècle qui s'annonce, pourrait réellement apporter l'ostéopathie au monde désormais globalisé en général, à la médecine en particulier. Le premier point, mais ça, je crois y avoir suffisamment insisté tout au long de ce travail pour que le lecteur s'y attende, est l'opposition de fait de l'ostéopathie d'Andrew Still à la guerre. Je précise bien qu'il n'est question ici que de médecine. Andrew Still, pour décrire l'ostéopathie, l'appela « chirurgie sans scalpel ». C'est une image animée de ce que pratique l'ostéopathe quelles que soient les techniques qu'il emploie. Sa spécificité est de s'appuyer sur une connaissance de l'anatomie, constamment à parfaire, telle qu'elle lui permet d'agir à l'intérieur du corps fermé à la manière d'un chirurgien. C'est ce qui l'éloigne de manière absolue du magnétiseur par exemple, même s'il serait imprudent d'avancer que l'ostéopathe n'use d'aucune force magnétique dans ses actes de soin.

La vision « chirurgicale » de l'ostéopathie est à son apogée chez les praticiens qui usent de techniques dites structurelles. En effet, on retrouve là, dans ces techniques à haute vélocité et basse amplitude, ce que j'ai montré de la chirurgie dans la section qui lui est consacrée : abolition du temps et circonscription de l'espace. Mais sans qu'il soit plus question, ici, d'obligation de résultat. Pour qu'une technique ostéopathique, aussi brillante soit-elle, s'inscrive dans un traitement ostéopathique, l'ostéopathe doit prendre la mesure de la globalité du corps sur lequel il opère, de l'être vivant dans son ensemble et dans son environnement. Ainsi se réintègrent l'espace et le temps. Cependant, l'expression de Still m'intéresse en ce qu'elle insiste par le « sans scalpel » sur l'absence de violence faite à l'organisme traité. Ceci, théoriquement, bien sûr. J'avais, un peu plus haut, proposé l'équation : médecine moderne = chirurgie = médecine de guerre ; comparez-y la suivante :

ostéopathie = chirurgie sans scalpel = médecine de paix, et vous trouverez médecine moderne et ostéopathie complémentaires, si je calcule bien (même pour ceux qui ne connaissent pas Léon Tolstoï).

Le deuxième point que je voudrais exposer vient compléter et préciser le précédent. Il est contenu dans cette phrase, peut-être passée inaperçue malgré les caractères gras, que j'ai énoncée dans le chapitre 1 au sujet des descendants d'Hippocrate : « Pour espérer ne pas nuire, le médecin devra observer, réfléchir et agir, **aussi lentement**, en fait, **que l'urgence le permet** ». Encore une fois se pose là le concept d'autoguérison. En effet, qu'est-ce donc qu'observe le thérapeute au chevet du malade ? Un organisme en crise qui tente de retrouver l'équilibre, est-il hippocratiquement fondé à penser. Le premier rôle du thérapeute est d'estimer comment le malade, compte tenu de la nature et de la force de la crise, peut s'en sortir, s'il a besoin d'aide et de quelle sorte d'aide.

Si le pronostic vital est engagé ou l'intégrité physique rompue, c'est un cas d'urgence. Il n'y a plus de temps pour réfléchir, il faut agir. L'urgence plonge le thérapeute dans l'action. Il doit s'y conformer et s'en réjouit car il sait qu'il apprendra dans l'épreuve. Son savoir-faire consiste en réflexes affûtés et gestes précis. Dès que le pronostic vital est engagé, dès que la fracture est avérée, on met la philosophie de côté. C'est ça aussi, l'instinct de survie. Le recul se prend avant ou après, mais, pendant, la technicité réclamée par l'action impose son ordre. La médecine du XX^{ème} siècle s'est développée presque entièrement dans l'optique de répondre de mieux en mieux à ces situations. Elle y a été obligée par la multiplication des conflits armés et les affres de la vie moderne amenant nombre d'organismes en rupture. Ses progrès techniques furent et restent époustouffants. Elle est aujourd'hui parfaitement outillée, et, malgré les incertitudes, suffisamment crédible aux yeux de l'opinion, pour opérer dans tous les cas d'urgence.

Mais s'il n'y a pas urgence ? Ou si celle-ci est juste un risque pouvant toujours être évité ? Le rôle du thérapeute alors change. Il devient, prendre en compte les capacités et nécessités physiologiques de l'organisme qui se présente à lui, examiner l'environnement dans lequel celui-ci évolue, mesurer l'intensité du trouble qui le frappe et le temps disponible pour y faire face. Il vise à agir le plus possible en connaissance de causes. Et le pluriel ici s'impose. L'ostéopathie a elle aussi progressé depuis 1874, tout en abandonnant, par force, le domaine de l'urgence qui ne freinait pas Still et ses premiers élèves. Qu'elle se soit fait connaître et qu'elle se soit imposée en prouvant son action sur des cas pathologiques sévères voire désespérés indique qu'elle ne possède pas de limites en elle-même. Les limites de l'ostéopathie sont, d'abord celles de chaque ostéopathe, ensuite liées à l'acceptation par celui-ci du concept d'autoguérison, qui met en évidence la liberté pour chaque patient de réagir à sa façon au traitement effectué. L'exposé du concept crânien par Sutherland en 1929 est décisif, en ce sens que l'ostéopathie se découvre alors des outils pour envisager avérer la globalité de son action. Il ouvre un champ d'investigations scientifiques incommensurable. Sur le plan pratique, il permet d'actualiser l'« Ordonnance de Tibère », revue par Montaigne et Descartes, dont il a été question au début du chapitre 5.

En effet, la vocation de la médecine n'a jamais été de devenir une nécessité, hors de laquelle il n'existerait point de salut. Elle s'est présentée dès l'origine comme un outil pour l'évolution de l'homme. À partir du moment où il se posa des questions sur lui-même, l'homme créa la médecine, autant pour se soigner que pour progresser dans cette connaissance, le but étant de « répondre des choses qui lui [sont] nuisibles ou salutaires et se savoir conduire sans médecine ». L'ostéopathie peut et doit aider dans ce sens. En agissant bien en amont des graves pathologies, au moment où apparaissent des symptômes frustes, difficilement voire non-objectivables, mais dont on peut sans trop s'avancer présumer qu'ils sont l'expression d'un déséquilibre qui pourrait s'aggraver, l'ostéopathie se présente aujourd'hui peut-être comme **l'exemple d'une médecine préventive à**

visée hygiéniste. J'emploie à dessein le terme d' « hygiéniste », qui peut sembler passé de mode, et, il me faut, pour m'expliquer, faire un bref détour par la fin du XIX^{ème} siècle.

À la même époque où l'asepsie proposait de délivrer la chirurgie des bactéries, la mise en avant de principes de base, l'hygiène, permit à l'homme de saisir quelques vérités essentielles sur sa santé. En France, les « hussards du progrès » furent les instituteurs et les vétérinaires. Pendant que les premiers instruisaient les enfants sur la propreté et le soin du corps, les seconds faisaient comprendre aux parents les risques d'une trop grande promiscuité avec le bétail. **L'hygiène est l'ensemble des moyens à mettre en œuvre afin d'espérer éviter avoir jamais recours à l'asepsie.** C'est très large. Et c'est bien ce que Montaigne et Descartes entendent par « répondre des choses qui lui [sont] nuisibles ou salutaires ». C'est un projet tout à fait cohérent avec celui des Droits de l'Homme. Dans le monde tel qu'il est devenu, en ce futur début de XXI^{ème} siècle, on ne pourra faire autrement que d'étendre ce projet à l'ensemble des habitants de la planète. On se rend compte alors que **l'extinction de la misère et de la guerre deviennent des mesures à prendre d'urgence.** Y compris pour la propre santé des privilégiés des pays les plus riches. C'est global. Peut-on parler de bonne santé quand, dans le « monde civilisé », on risque à tout moment d'attraper de vilains miasmes issus des tristes conditions de vie des « pays sous-développés » ? Et ce n'est pas tout. En reliant entre eux des symptômes et des dysfonctionnements touchant divers organes ou appareils, à des niveaux de l'être (physique, organique, psychique) différents, l'ostéopathie moderne fait apparaître une multiplicité de causes et de liens, qu'elle ne hiérarchise pas *a priori*, et qui lui permettent d'emmener son patient vers une plus sûre connaissance de lui-même. Ce qui peut ressembler à un objectif.

Le résultat, de la sorte, paraît impossible à quantifier. Mais il pourrait déjà se traduire par une diminution faramineuse des coûts de santé, qui, elle, pourrait aisément être comptabilisée. Si l'on voulait bien reconnaître la pertinence de l'ostéopathie dans ses moyens et dans ses buts, tels que je les ai exposés tout au long de cet ouvrage, on pourrait tout autant lui faire jouer un rôle utile dans l'organisation de la Santé Publique. Celle-ci, on l'a bien compris, a peu à peu, depuis sa création après la Révolution Française dans les visées les plus généreuses qui soient, imposé une logique de fonctionnement reléguant l'histoire des idées en médecine au fond du tiroir. Comme je l'ai montré deux pages plus haut, « dès que le pronostic vital est engagé ... on met la philosophie de côté ». Or, en progressant toujours plus dans l'étude de l' « ennemi », sans se demander réellement ce qu'il fabrique là, le pronostic vital est toujours engagé, l'urgence permanente, et c'est déjà invivable, on le voit bien. Il devient vital de sortir de l'urgence dans laquelle nous pousse la médecine moderne et l'ostéopathie constitue un des moyens appropriés pour ce faire. En allant à la rencontre de la Physique, comme le propose, par exemple, Pierre Tricot dans son concept d' « ostéopathie tissulaire », on est désormais capables de s'approcher plus près de la réalité vécue par le patient. En y ajoutant les données fournies par l'embryocinèse, en étudiant donc le fonctionnement intrinsèque des organes, on vise à en restaurer la capacité quand celle-ci semble altérée, avant toute dérive pathologique. Dans ce sens, on agit à la manière d'un mécanicien, qui, pour optimiser les performances d'un moteur, commence par en régler le régime de ralenti.

Toutes ces propositions devront évidemment être validées scientifiquement pour que notre civilisation les accepte. Il s'agira alors de sortir de notre enfermement, comparable à celui de Vésale en son temps (voir chapitre 2), où les découvertes anatomiques ne pouvaient générer aucun progrès conceptuel en physiologie tant que le dogme galénique régnait. Nous vivons bien aujourd'hui une situation comparable vis-à-vis de la relativité et de la physique quantique, aveuglés que nous sommes par les applications technologiques de ces théories, omniprésentes autour de nous, et qui nous cachent l'essentiel : Changer notre conception laplacienne du vivant est aussi devenue une nécessité physiologique. Le premier progrès, dans ce sens, consiste à revenir sur des principes simples d'hygiène, au premier rang desquels on trouve la marche. Il nous faut ralentir le mouvement

afin de le renforcer. C'est déjà une façon de s'accorder sur ce qui est le fait le plus patent de l'homme. La médecine privilégie le cerveau, l'ostéopathie met en avant la main, mais ce qui est la caractéristique la plus marquante de l'être humain, ce sont ses pieds. À l'instar du cheval, dont la physiologie repose sur un tube digestif toujours plein qui favorise un retour veineux optimal, ce qui représente une condition nécessaire à la bonne santé de l'homme reste sa capacité à marcher. Or, dans le monde moderne que nous connaissons, la sédentarité semble être devenue un modèle universel. L'homme marche de moins en moins. Et le nomadisme est souvent hors-la-loi. Oubliant tout ce qu'on lui doit en termes de progrès de nos sociétés à l'époque où nous n'avions pour nous déplacer que nos jambes ou les pattes de nos montures, nous avons rendu le nomadisme invivable un peu partout sur la planète. Sur le continent européen, qu'on les appelle gens du voyage, gitans, manouches, tziganes, bohémiens, roms ou romanichels, peu importe, on les regarde surtout de travers. On les appelle aussi « voleurs de poules », mais ça, ça ne se peut pas, on le sait bien, les poules, ça ne vole pas... On a surtout oublié que si notre civilisation peut se dire « indo-européenne », c'est de leur fait, en tant qu'agents de transmission des idées et des découvertes, aux temps antiques et médiévaux. Et c'est bien par l'itinérance qu'Andrew Still, tel Hippocrate en son temps, a parfait sa connaissance de la vie. Même s'il fut appelé sorcier... ou charlatan.

Les peuples nomades présentent une autre caractéristique sur laquelle je voudrais m'arrêter pour fournir une conclusion à ce travail, une conclusion en forme de réflexion pour le futur. Les nomades, c'est leur spécificité, n'ont pas cette attirance (qui est aussi une charge) à empiler leurs possessions et à les ranger dans des cases. Je parle ici du fondement de notre conception du monde: Séparer toutes choses pour mieux pouvoir les étudier. Ainsi en va-t-il de l'art et de la science, un fameux exemple ces antinomies chères à Proudhon. Claude Bernard écrivit : « Un poète contemporain (Victor Hugo probablement) a caractérisé ce sentiment de la personnalité de l'art et de l'impersonnalité de la science par ces mots : « L'art c'est moi, la science c'est nous » ». Avec l'entrain tapageur des Positivistes, Bernard tirait de cette façon un trait sur la notion antique d' « art médical » pour y substituer celle de « science médicale » qui sauverait le monde, espérait-il. Ce qui pouvait se défendre à son époque a subi une altération remarquable tout au long du vingtième siècle. L'enfermement de la science dans le rationalisme clos décrit durant cette étude a amené nombre d'esprits scientifiques, exclus du domaine où leur esprit les attirait, à arpenter les territoires de l'art. Loin d'être exhaustif, je citerai, en littérature, le dadaïsme, le surréalisme, la pataphysique et toute la littérature de science-fiction. Il y a, dans les œuvres de quantité d'auteurs appartenant à ces mouvements artistiques, une volonté palpable de dépasser leur simple personne, d'être utile à la collectivité, et des idées originales qui sont autant d'hypothèses attirantes pour une science enfin libérée de son carcan dogmatique. Les peuples nomades, quant à eux, ne séparent pas art et science, ils emmènent tout avec eux, tout le temps, le tri se fait de lui-même, entre ce qui concerne l'individu dans sa spécificité, et ce qui sert au groupe dans sa globalité. Sur ce plan, c'est l'autre façon de concevoir le monde, complémentaire de la nôtre. L'équilibre à retrouver consiste à envisager de nouveau les deux modes, sans privilégier *a priori* celui qui n'est, finalement, qu'une conséquence de notre choix et sert d'abord à le justifier à nos yeux.

De cette façon, il deviendra possible d'aller (en marchant) à la rencontre du mode de pensée extrême-oriental, lui-même fondamentalement opposé au nôtre, en ce qu'il ne privilégie pas l'individu par rapport au groupe. Il fait tout le contraire, théoriquement, et il me paraît impossible (et dangereux) de prétendre faire apparaître les contradictions d'un système niant par essence la priorité à donner aux Droits de l'Homme, si l'on n'a pas d'abord essayé de porter Ceux-ci un peu plus haut chez nous en résolvant nos propres contradictions, du moins les plus criantes. C'est la condition nécessaire et suffisante pour apparaître crédibles. Et espérer la paix.

Je suis réaliste. La **probabilité** que de tels événements échoient (l'âge adulte de la médecine, tel que décrit tout au long de ce sixième chapitre, la paix universelle) est quasi-nulle. C'est une bonne nouvelle. Car alors, la **possibilité**, elle, reste entière.

*

PETIT ATLAS BIOGRAPHIQUE

Voici, par ordre chronologique, les dates de naissance et de mort de toutes les personnalités citées, évoquées ou sous-entendues dans ce cours.

Socrate, né en – 469, mort en – 399
Hippocrate, né en – 460, mort en – 375
Platon, né en – 428, mort en – 348
Aristote, né en – 384, mort en – 322
Alexandre le Grand, né en – 356, mort en – 323
Tibère, né en – 42, mort en 37
Galien, né en 130, mort en 200
Avicenne, né en 980, mort en 1037
Averroès, né en 1126, mort en 1198
Maïmonide, né en 1135, mort en 1204
Ibn-Al-Nafis, né en 1210, mort en 1288
Léonard de Vinci, né en 1452, mort en 1519
Nicolas Copernic, né en 1473, mort en 1543
François Rabelais, né en 1483, mort en 1553
Paracelse, né en 1493, mort en 1541
Réaldo Colombo, né en 1510, mort en 1560
Ambroise Paré, né en 1510, mort en 1590
Miguel Cerveto, né en 1511, mort en 1553
André Vésale, né en 1514, mort en 1564
Andréa Césalpino, né en 1519, mort en 1603
Michel de Montaigne, né en 1533, mort en 1592
Charles IX, né en 1550, mort en 1574
Henri IV, né en 1553, mort en 1610
Francis Bacon, né en 1561, mort en 1626
Sanctorius, né en 1561, mort en 1636
Galilée, né en 1564, mort en 1642
Jean-Baptiste Van Helmont, né en 1577, mort en 1644
William Harvey, né en 1578, mort en 1657
René Descartes, né en 1596, mort en 1650
Giovanni Borelli, né en 1608, mort en 1679
Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, né en 1622, mort en 1673
Thomas Sydenham, né en 1624, mort en 1689
Antoine Van Leeuwenhoek, né en 1632, mort en 1723
Isaac Newton, né en 1642, mort en 1727
Gottfried Wilhelm Von Leibniz, né en 1646, mort en 1716
Bernard Le Bouyer de Fontenelle, né en 1657, mort en 1757
Georg Ernest Stahl, né en 1660, mort en 1734
Giorgio Baglivi, né en 1668, mort en 1707
Battista Morgagni, né en 1682, mort en 1771
François-Marie Arouet, dit Voltaire, né en 1694, mort en 1778

Étienne-Guillaume Lafosse, né en 1699, mort en 1765
Benjamin Franklin, né en 1706, mort en 1790
Carl von Linné, né en 1707, mort en 1778
Jean-Jacques Rousseau, né en 1712, mort en 1778
Claude Bourgelat, né en 1712, mort en 1779
Denis Diderot, né en 1713, mort en 1784
Jean le Rond D'Alembert, né en 1717, mort en 1784
Théophile de Bordeu, né en 1722, mort en 1776
Emmanuel Kant, né en 1724, mort en 1804
Paul-Joseph Barthez, né en 1734, mort en 1806
Antoine Lavoisier, né en 1743, mort en 1794
Jean-Baptiste de Lamarck, né en 1744, mort en 1829
Pierre-Simon Laplace, né en 1749, mort en 1827
Samuel Hahnemann, né en 1755, mort en 1843
Napoléon Bonaparte, né en 1769, mort en 1821
Georges Cuvier, né en 1769, mort en 1832
Georg Wilhelm Friedrich Hegel, né en 1770, mort en 1831
Xavier Bichat, né en 1771, mort en 1802
Charles Bell, né en 1774, mort en 1842
Théophile-René-Marie-Hyacinthe Laënnec, né en 1781, mort en 1826
François Magendie, né en 1783, mort en 1855
François-Vincent Raspail, né en 1794, mort en 1878
Auguste Comte, né en 1798, mort en 1857
Émile Maximilien Paul Littré, né en 1801, mort en 1881
Victor Hugo, né en 1802, mort en 1885
Charles Sédillot, né en 1804, mort en 1883
Pierre-Joseph Proudhon, né en 1809, mort en 1865
Charles Darwin, né en 1809, mort en 1882
Théodor Schwann, né en 1810, mort en 1882
Henri Bouley, né en 1812, mort en 1885
Claude Bernard, né en 1813, mort en 1878
Antoine Béchamp, né en 1816, mort en 1908
Karl Marx, né en 1818, mort en 1883
Herbert Spencer, né en 1820, mort en 1903
Louis Pasteur, né en 1822, mort en 1895
Ernest Renan, né en 1823, mort en 1892
Auguste Chauveau, né en 1827, mort en 1917
Léon Tolstoï, né en 1828, mort en 1910
Andrew Taylor Still, né en 1828, mort en 1917
Alfred Nobel, né en 1833, mort en 1896
Léon Gambetta, né en 1838, mort en 1882
Émile Zola, né en 1840, mort en 1902
Robert Koch, né en 1843, mort en 1910
Élie Metchnikoff, né en 1845, mort en 1916
Émile Roux, né en 1853, mort en 1933
Paul Ehrlich, né en 1854, mort en 1915
Emil Adolf von Behring, né en 1854, mort en 1917
Woodrow Wilson, né en 1856, mort en 1924
Sigmund Freud, né en 1856, mort en 1939
Jean Jaurès, né en 1859, mort en 1914

Henri Bergson, né en 1859, mort en 1941
Alfred North Whitehead, né en 1861, mort en 1947
John Martin Littlejohn, né en 1865, mort en 1947
Mohandas Karamchand Gandhi, né en 1869, mort en 1948
Walter Russell, né en 1871, mort en 1963
William Garner Sutherland, né en 1873, mort en 1954
Albert Einstein, né en 1879, mort en 1955
René Leriche, né en 1879, mort en 1955
Gaston Bachelard, né en 1884, mort en 1962
Henry Ernest Sigerist, né en 1891, mort en 1957
Alexandre Koyré, né en 1892, mort en 1964
Karl Popper, né en 1902, mort en 1994
Georges Canguilhem, né en 1904, mort en 1995
Henri Grouès, dit l'Abbé Pierre, né en 1912, mort en 2007
Louis Washkansky, né en 1913, mort en 1967
Boris Vian, né en 1920, mort en 1959
François Jacob, né en 1920
Christian Neethling Barnard, né en 1922, mort en 2001
Boris Cyrulnik, né en 1937
Bob Marley, né en 1945, mort en 1981
Zachary Comeaux, né en 1946
Pierre Tricot, né en 1947